

À LA
LAVIOLETTE
HISTOIRE DU TEMPS ACTUEL
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

À la Violette : histoire du temps actuel. par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1864. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. [NdE = Note de l'Éditeur] Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Dans ce système, parfois le «é» remplace le «è» et il arrive que le «è» remplace le «ê».

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservée une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu à la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)

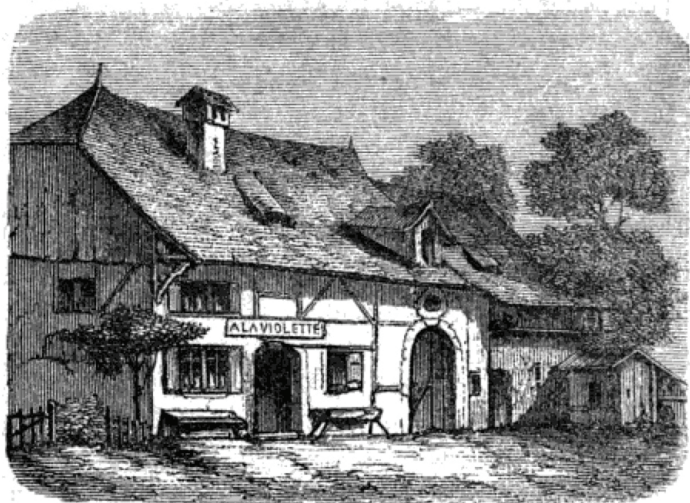


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I^{er}	
Maison et famille	1
CHAPITRE II	
Une visite	5
CHAPITRE III	
Deux espèces d'énergie	9
CHAPITRE IV	
Un réformateur	13
CHAPITRE V	
La Violette	16
CHAPITRE VI	
Le fils de la veuve	20
CHAPITRE VII	
Changements dans la vie	25
CHAPITRE VIII	
Quelques habitués des pintes	28
CHAPITRE IX	
Clientèle étrangère	33

CHAPITRE X	
L'absence forcée	36
CHAPITRE XI	
Une petite pierre en chemin	40
CHAPITRE XII	
Le vrai courage	45
CHAPITRE XIII	
Lendemain	49
CHAPITRE XIV	
Destination nouvelle	53
CHAPITRE XV	
Visite rendue	56

CHAPITRE I^{ER}

MAISON ET FAMILLE



Dans la contrée où se sont passés les faits du récit qu'on va lire, il existe peu de villages dont les maisons soient très rapprochées les unes des autres. En général elles ont un intervalle libre entre elles. À la campagne, l'espace manque rarement pour bâtir, surtout quand il s'agit d'une

localité en plaine, d'un large plateau bien ouvert, ou même du penchant des collines.

Depuis un certain nombre d'années, les campagnards ont compris que, pour être bien placée, il ne suffit pas qu'une maison se présente avec une longue façade sur la rue, mais qu'il vaut mieux la voir un peu à l'écart, dans le haut d'un verger, par exemple, ou près d'un grand jardin. — De notables progrès en fait de goût rural se sont certainement accomplis dans cette contrée, et l'on peut espérer qu'ils prévaudront tout à fait sur les idées vraiment absurdes des anciens paysans, en matière de constructions agricoles.

On voit cependant encore, par-ci par-là, quelque antique village dont les maisons sont tout enchevêtrées les unes dans les autres. L'une est étroite, fort longue ; l'autre a la forme d'un triangle ; les deux suivantes se rejoignent par une arcade en ruine ; d'autres sont séparées par un cloaque infect : ces petites fenêtres en ogive, ces toits pointus, tout cela peut avoir du mérite aux yeux d'un peintre et dans un tableau ; mais dans la vie ordinaire, croyez seulement qu'un tel assemblage d'habitations présente, en toute saison, de très grands inconvénients et même de véritables dangers. Il suffit, à cet égard, d'indiquer les cas d'épidémies graves, et ceux d'incendie si fréquents aujourd'hui.

Le village dans lequel j'ai l'intention de conduire le lecteur, était formé de plusieurs quartiers séparés les uns des autres par des jardins

ou simplement par des passages publics. Tel de ces quartiers se composait de maisons groupées; tel autre, d'habitations bien pourvues d'espace libre et d'aisances diverses. Parmi ces dernières, le passant étranger aurait pu remarquer une maison en bon état, quoique la date gravée sur le linteau de la porte d'entrée indiquât que sa construction remontait à la * première moitié du siècle dernier. Une cour assez large devant, un jardin et un petit verger derrière, lui donnaient l'aspect d'une petite campagne en miniature, si on la comparait aux agglomérations de maisons qu'on voyait non loin de là, dans un autre quartier. Outre un logement au rez-de-chaussée et plusieurs chambres à l'étage, cette maison avait encore grange et écurie sous le même toit. À l'un des côtés de la cour, une petite dépendance comprenait les étables à porcs, un rucher et une place pour remiser les chars.

Cette propriété appartenait à Daniel Veily, qui l'avait reçue en héritage de son père. Il l'habitait avec sa femme et leurs trois enfants, Jules, Anna et Sophie. Daniel avait trente-sept ans, Marguerite trente-trois; Jules allait en avoir treize, Anna dix et Sophie sept. — Si la famille devenait plus nombreuse, il n'y avait pas à craindre qu'elle manquât de pain; car Daniel possédait des prairies qui lui permettaient de nourrir deux boeufs et deux vaches, et des champs qui lui fournissaient du blé au-delà de ses besoins actuels. Puis, il avait aussi une vigne, au *Molard-pointu*, laquelle, année moyenne, lui donnait deux chars de vin, c'est-à-dire, presque deux mille bouteilles. Je sais bien que tout cela n'était pas franc de dettes; non, Daniel devait 2500 francs au colonel Flaiche, par hypothèque au 4 ½ pour cent; puis, 1500 francs par obligation au 5, à la veuve Ramioud, et enfin mille francs, aussi au 5, à un marchand, son cousin au douzième degré, qui demeurait dans une ville à quelques lieues de distance. Mais, malgré cette dette de cinq mille francs, Daniel Veily était au large dans ses affaires. Quand ses intérêts et ses petits comptes étaient payés à la fin de l'année, il lui restait de bons écus qu'il ajoutait à ceux déjà mis en réserve au fond d'un sachet de triège, et il disait à sa femme :

— Voilà, Marguerite, si nous travaillons bien et que les récoltes soient belles, nous pourrons, dans quatre ou cinq ans, rembourser les 1500 francs à la veuve Ramioud. Les enfants grandissent; nous ferons tout notre ouvrage nous-mêmes: peu à peu nous payerons nos dettes, et, comme dit le proverbe, qui paie ses dettes s'enrichit.

Marguerite Veily étant bien d'accord avec son mari, les choses ne pouvaient manquer d'aller presque comme sur des roulettes.

Le dimanche, ils allaient à l'église ensemble; car Daniel et sa femme étaient aussi de ces gens qui vont encore à l'église, du moins

autant qu'ils le peuvent. C'était, il est vrai, plus par habitude que par besoin du cœur, comme c'est le cas d'un grand nombre de personnes ; mais, habitude ou non, c'était un plaisir de voir les Veily se rendre au temple, tous propres, bien habillés, pleins de santé et de force. — Dans l'après-midi, s'il faisait beau temps, ils allaient visiter leurs récoltes, voir s'il y aurait des cerises, des poires, si le blé fleurissait bien, si les pommes de terre étaient vigoureuses ; puis, au retour, Marguerite faisait le café, dont tous se régalaient, Jules allait ensuite jouer sur la place avec les autres garçons du village, et les deux fillettes s'amusaient dans la maison à lire de jolis livres, ou à essayer les robes de leur poupée. Daniel soignait son bétail ; sa femme, assise dans la chambre solitaire, abaissait le rideau de la fenêtre, afin que les passants ne la vissent pas tricoter ou mettre une pièce neuve à quelque vêtement endommagé. — Dans la soirée, Daniel serait allé avec un voisin, partager une bouteille à l'unique auberge de la commune, pour apprendre un peu les nouvelles et aussi pour faire comme les autres hommes du village. Mais il se bornait à la portion ci-dessus, ne la dépassant jamais : souvent même il arrangeait les choses de façon à favoriser son compagnon dans le partage. La bouteille terminée, Daniel rentrait chez lui, donnait un coup d'œil à son écurie, causait encore un moment avec sa femme, puis se couchait, ayant son projet de travail tout arrêté pour le lendemain.

S'il ne s'agissait pour être vraiment heureux que d'avoir bonne santé, bonne maison et suffisamment de provisions de ménage, on eût pu penser tout de suite que Daniel Veily et sa femme jouissaient d'une grande somme de bonheur, et que rien ne leur manquait. Ils étaient heureux, sans doute, beaucoup plus heureux que les trois quarts des autres habitants du village ; mais il leur manquait ce qui seul constitue et fixe le vrai bonheur. Ils rapportaient tout à un monde qui passe et périt ; ils ne regardaient point au-delà, si ce n'est d'une manière vague et sans aucune influence sur le cœur, c'est-à-dire, sur le principe de la vie. Ils savaient qu'il y a un Dieu, un Seigneur Jésus-Christ, un ciel, un lieu de ténèbres ; mais cette connaissance était morte pour leurs âmes : elle les laissait tels quels, sans aucune joie comme sans terreur. Ils allaient leur chemin, travaillant, mangeant, économisant. Ils faisaient baptiser leurs enfants, lisaient la Bible avec eux ou leur faisaient apprendre le catéchisme, sans se demander jamais s'il y avait là autre chose que ce qu'ils avaient fait ou récité eux-mêmes dans leur jeunesse. Croire sérieusement en un Dieu juste et saint, qui veut retirer l'homme pécheur de sa voie mauvaise et lui assurer une existence immortelle après cette vie, ils ne pensaient point à cela. Il faudrait mourir, sans doute, un jour ou l'autre ; on y

penserait quand le moment serait venu. Pour le présent, vivre bien, honnêtement, travailler, avancer, c'est-à-dire, gagner de l'argent, tel était, pour ce ménage d'ailleurs très recommandable à beaucoup d'égards, le principal, on peut même dire le seul but de l'existence. Mari et femme s'y consacraient entièrement.

« Marguerite, disait Daniel, est une femme comme il n'y en a point au village. Son ménage est toujours en ordre, les repas prêts à l'heure et les habits des enfants toujours bien raccommodés. Et puis, on peut tout lui confier. »

« Daniel est le meilleur des hommes, disait à son tour Marguerite Veily ; il pense à tout et me rend mille services qui m'aident bien à me tirer d'affaire. Aussi suis-je fière de l'avoir pour mari. »

Quoique forte au fond, Marguerite avait l'air plutôt délicate que robuste ; les cheveux châtain, les yeux noirs et le visage pâle. Pour une femme, elle était assez grande, et pouvait passer pour très belle encore. Son mari l'aimait passionnément. Quant à Daniel, moustache noire, large d'épaules, la tête haute, droit sur jambes : un bel homme de campagne, comme on en rencontre de temps en temps sur les routes, conduisant un char de bois ou de tout autre produit de la terre. En outre, il avait un grade dans la milice et portait fort bien l'uniforme de son corps.

CHAPITRE II

UNE VISITE



Le *Jeûne fédéral*, ainsi que chacun le sait en Suisse, a lieu chaque année le troisième dimanche de septembre. Ce jour-là (et même dès la veille) les cabarets doivent être fermés. On n'y reçoit personne, excepté les étrangers et les voyageurs. Dans la matinée, les populations se rendent en foule aux temples, et dans plusieurs localités on y retourne encore le soir. On y chante le psaume :

*Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux!
Un grand pécheur implore ta clémence, etc.*

On y entend une prédication en rapport avec la solennité religieuse, les circonstances de la patrie et la conduite générale des assistants.

Tout cela est très bien, très beau, très digne d'approbation, si le cœur y entre pour quelque chose : or c'est Dieu, ne l'oublions pas, qui seul est juge des pensées et des intentions du cœur.

Autrefois, c'est-à-dire, il y a dix ans, les grandes routes étaient, ce jour-là, couvertes dès le matin d'équipages divers dont le bruit se mêlait au son des cloches de tous les villages. Quittant leurs magasins ou leurs affaires, un assez grand nombre de citadins se rendaient en visite chez leurs parents ou amis campagnards. C'était aussi pour eux une manière de célébrer le *Jeûne*. N'ayant guère que ce jour de libre dans toute l'année, ces marchands en profitaient. Depuis l'établissement des chemins de fer, ils arrivent en wagon aux diverses gares, et de là se répandent dans les localités environnantes. C'est plus commode et infiniment meilleur marché.

Or donc, le troisième dimanche de septembre 185., vers les dix heures du matin, on vit arriver dans la cour de la maison Veily, un

cabriolet poudreux, traîné par un grand cheval efflanqué, rouge ardent, vrai type du coursier des rues. L'animal poussa des hennissements de joie en s'arrêtant devant l'écurie, se laissa ôter harnais et bride avec satisfaction, mettre un licou, puis ne tarda pas à arracher du râtelier une grosse poignée d'esparcette, en regardant avec tendresse Daniel dont la main vigoureuse promenait sur son dos un bouchon de paille.

Pendant que Daniel soignait le cheval, le cousin marchand (car c'était lui), sa femme et leur fille étaient descendus. Ils se promenaient déjà dans le jardin avec Marguerite. Les enfants Veily n'étaient pas encore revenus de l'église, où leurs parents n'avaient pu se rendre avec eux, puisqu'ils attendaient le cousin et la cousine Demiollet.

À midi, on se mit à table : soupe excellente, bœuf à la mode et scorsonères au bouillon. Le vin blanc du Molard-pointu, léger et pétillant, se laissait boire à merveille. Pour le dessert, des *bricelets*, du vieux fromage de montagne, puis le café à l'eau avec du kirsch. Ainsi qu'on le voit, cela ne ressemblait guère à un jeune ; mais, que voulez-vous, cher lecteur ? c'est l'usage, dans les campagnes, de bien recevoir les amis et parents qui viennent de loin. Après le dîner, le cousin Demiollet et Daniel allumèrent leurs cigares, et firent le tour de l'habitation, tout en causant.

— Comme c'est joli et propre chez toi, cousin Daniel ! ah ! si ton emplacement était à la ville, on en tirerait un fameux parti. Si j'avais un endroit pareil au tien, avec toute cette place, mon établissement vaudrait quatre fois, vingt fois plus. *Quoique ça*, j'ai lieu d'être satisfait de mes affaires.

— À propos d'affaires, cousin, vous ne me laisserez pas oublier de vous remettre l'intérêt échu le mois prochain : ça m'épargnera une lettre et un port de paquet.

— Mais, tu es bien pressé de payer, Daniel ; je n'ai pas besoin d'argent ; sers-toi seulement de ces cinquante francs pour quelques mois, si tu peux en tirer bon parti — sans conséquence : — j'ai une idée dont je veux te faire part ; écoute-moi.

Ici, Demiollet cassa la cendre de son cigare, mit les mains dans les poches latérales de son paletot, et, se campant sur ses jambes, il dit :

— Vous avez, n'est-ce pas, une loi qui permet à tout propriétaire d'établir un *vendage*¹ de vin et de liqueurs chez lui, pourvu qu'il paie une patente et que l'autorité locale ne s'oppose pas à l'ouverture d'un nouvel établissement ?

— Oui.

1 - Synonyme d'estaminet.

— Dans votre village, il n’y a que l’auberge de la commune?

— C’est vrai.

— Et avec une maison comme la tienne, avec une cour pour des jeux publics, un pré pour des tonnelles à l’ombre, tu n’as jamais eu l’idée d’avoir un établissement à toi? Mon cher, il faut un peu d’initiative en ce bas monde; il faut se remuer: vois-tu, je suis convaincu qu’entre ta femme et toi, sans augmenter le personnel de ton ménage et au moyen de quelques petits arrangements, vous pourrez réaliser un bénéfice net de mille francs par an. Mais il faut vouloir.

— Je vous écoute, cousin, continuez.

— Eh bien, nous voici devant chez toi. Cette grande chambre qui est là, tu lui fais une porte vitrée sur la rue, et tu la badigeonnes à l’intérieur. Elle a une cheminée?

— Non.

— Tu y mets un fourneau à colonne, cela revient au même et brûle moins de bois. Au fond, tu pratiques un escalier dérobé pour descendre à ta cave, dans laquelle tu mets dix chars de vin. Dix chars, entends-moi bien, avec les deux que te donne ta vigne, cela fait douze.

— Douze, dit Daniel.

— Douze. Mettons le pot à 40 centimes, ça fait environ 2200 francs. Tu le revends à 70 centimes seulement, voilà un produit de 3200. Donc, bénéfice, mille. Mais tu le revendras mieux que ça, et tu dépasseras douze chars si tu sais faire. Ensuite, il y a les *petits verres*, sur lesquels on gagne le 200 pour cent; — puis quelques autres choses: le vin bouché, par exemple; — la limonade gazeuse, — l’eau de Seltz — un tas de ces eaux sur lesquelles on double son argent. Et, remarque ça, cousin Daniel; tu n’as pas grands frais à faire: cinq à six petites *bosses*², des verres et des bouteilles, on sait ce que ça coûte. — Ta *planche*, l’enseigne veux-je dire, il la faut jolie avec un suspensoir *ad hoc*. — Des quilles, un tonneau à petits palets; eh! si j’étais à ta place, cousin Daniel, je me ferais vite ici un petit magot sans beaucoup de peine.

— Encore me faudrait-il au moins quinze cents francs pour acheter mes vins, et cinq cents francs pour les vases de cave.

— Eh bien, deux mille francs: rien de plus facile. Je te connais; je sais que tu es bien dans tes affaires, bon travailleur, — économe ainsi que ta femme, — je te prête ces deux mille francs, par simple billet au cinq: quand tu voudras, cousin Daniel, tu n’as qu’à dire. Je puis le faire, puisque j’en ai mis de côté (ceci entre nous, tu comprends) cinq

2 - Vases de cave.

mille l'année dernière. — Si tu veux ouvrir ton vendage pour le premier janvier, tu n'as pas de temps à perdre ; car on fera le vin dans trois semaines, et il faut que ta provision soit achetée pour ce moment-là. Que dis-tu de tout ça et de mon idée, eh ?

— Je dirai *oui*, si ma femme est d'accord, car sans elle ou contre son gré, c'est impossible.

— Parle-lui en donc, et croyez que je vous donne un conseil d'ami.

Dans le but de compléter ses instructions amicales, Demiolllet entra dans la vieille chambre, qui servait de réduit pour mille choses ; il examina aussi la cave et donna maintes recettes à Daniel sur la manière de soigner les vins.

Les deux cousins firent ensuite le tour du village, après quoi ils revinrent à la maison. Marguerite avait préparé du café au lait, qu'on prit avec du gâteau cuit la veille. Le cheval de louage fut attelé, et les Demiolllet repartirent pour la ville, enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu.

Ainsi se passa, pour ces deux familles, la journée, du Jeûne fédéral.

CHAPITRE III

DEUX ESPÈCES D'ÉNERGIE



Daniel n'était pas enclin à l'hésitation, comme tant de ses compatriotes de village. Ce qui lui paraissait convenir à ses cultures, à son bétail, il s'y mettait avec entrain et l'exécutait sans retard. Aussi était-il toujours un des premiers à terminer ses travaux. On voit des paysans (et du reste les cas sont nombreux dans toutes les classes de la société) qui n'ont jamais tout examiné, tout compulsé, tout ressassé, pris conseil ici, demandé un avis là, quand il n'est question que d'une décision sur des choses parfois très peu importantes. De telles gens se rendent la vie difficile et sont profondément ennuyeux.

Dès le soir même du jour du Jeûne, Daniel fit part à sa femme de l'idée du cousin Demiollet. Marguerite fut d'abord effrayée à la pensée d'avoir un estaminet dans la maison, et droit au-dessous de sa chambre. — Il faudra, dit-elle, entendre le bruit et les causeries la moitié de la nuit ; — nous avons déjà suffisamment d'ouvrage ; — comment ferons-nous pour servir la *pinte*³ sans négliger nos travaux de la campagne? etc.

À ces diverses objections, Daniel trouva facilement des réponses. — Le bruit : on fermerait la pinte à dix heures du soir. — L'ouvrage : on prendrait une femme pour les temps de presse, et d'ailleurs les enfants grandiraient. — Mille francs à mettre de côté par année, cela valait bien la peine de se déranger un peu ; c'était presque une question capitale pour eux : en cinq ans ils payeraient leurs dettes, et ils fermeraient alors l'établissement pour vivre plus tranquilles. Ils étaient jeunes, l'un et l'autre ; forts ; ils avaient une famille, et rien n'était plus

3 - Les campagnards désignent par ce mot tes endroits publics où t'on vend du vin et des liqueurs en détail. Quoiqu'il ne soit pas français dans cette acception, nous t'avons conservé dans ta suite du récit.

honorable que de chercher à lui procurer de l'aisance. Une offre aussi amicale que celle du cousin Demiollet ne se représenterait jamais, etc.

— Enfin, lui répondit Marguerite, fais ce que tu crois pour le mieux, Daniel.

Le lendemain, ce dernier fit venir le charpentier, auquel il demanda un devis pour la porte vitrée, l'escalier de la cave et le badigeonnage de la chambre. La somme estimative se trouva moins considérable que Daniel ne l'avait supposé. Dans l'après-midi, il se rendit chez un tonnelier d'une ville voisine : cet artisan avait justement une demi-douzaine de petits vases de cave, qu'il pouvait céder à bas prix. — Daniel les arrêta pour huit jours, au bout desquels il donnerait une réponse définitive.

Ainsi qu'on le voit, les choses allaient bon train. Mais la démarche la plus difficile restait à faire. Il fallait se présenter devant le conseil municipal et lui demander un préavis favorable pour le vendage en question.

Comme il y avait une séance le mercredi de la même semaine, Daniel en profita. Il se rendit donc à la maison de commune et fut introduit. Là, il expliqua son projet, et désigna exactement le lieu où sa pinte serait placée. Après quoi il se retira pendant la délibération.

— Vous avez entendu, messieurs, dit le président, qu'en pensez-vous?

— *Accordé*, répondit le municipal par lequel le tour du vote devait commencer. La loi est formelle, Daniel Veily est un homme honorable, son établissement sera sur la rue, au grand jour : on ne peut lui refuser sa demande.

— *Accordé*, répondit le deuxième membre ; il est bon qu'il y ait concurrence entre les détaillants. Les consommateurs y gagneront.

— *Accordé*, dit le troisième : le soleil luit pour tout le monde.

— *Accordé*, dit le quatrième : liberté pour tous. Mais le cabaret de la commune en pâtira.

— Messieurs, dit le cinquième, vous savez que Daniel Veily est un de mes amis d'enfance, et que nous sommes bien ensemble. Je suis assuré qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour que sa pinte ne devienne pas un lieu de débauche, d'ivrognerie et de scandale ; mais comme je crois que ses efforts seront impuissants à cet égard, comme je désire son bonheur véritable et celui de sa famille ; et enfin, comme j'ai juré de maintenir ce qui me paraît être le bien moral de la commune, je refuse positivement mon adhésion à un préavis favorable.

— *Accordé*, dit faiblement le sixième, sans motiver son vote.

— Messieurs, conclut le président en tournant ses pouces et en se félicitant de n'avoir pas à donner sa voix dans l'un ou l'autre sens, le préavis favorable est accordé à Daniel Veily, par cinq suffrages contre un.

On fit rentrer ce dernier pour lui annoncer qu'il pouvait donner suite à son projet, et ouvrir sa pinte le premier janvier de l'année suivante.

— Quelle sera l'enseigne de voire établissement? lui demanda le secrétaire, occupé à faire l'inscription.

— À *la Violette*, répondit Daniel.

— Eh bien, on peut espérer qu'il y sentira bon, s'empressa d'ajouter un municipal, grand amateur de jeu de mots.

Daniel se retira, suivi par l'ami courageux qui n'avait pas craint de voter contre lui. Cet homme se nommait Jules Osterd.

— Attends-moi, Daniel, lui dit-il, je ferai quelques pas avec toi.

— Veux-tu partager une bouteille, Jules, je la payerai de bon cœur.

— Non, merci; retournes-tu chez toi?

— Oui.

— Je t'accompagnerai.

Ils sortirent ensemble, et Jules Osterd, prenant le bras de son ami, lui parla ainsi :

— Tu sais, Daniel, que je suis un de tes plus anciens amis et que je tiens à ce titre : je viens de t'en donner une preuve dont tu me sauras gré plus tard, quoique tu l'envisages sans doute aujourd'hui d'une autre manière. Je viens de voter contre ta demande, comme je l'aurais fait s'il s'était agi de mon propre frère. Il est impossible que tu aies sérieusement décidé l'établissement de cette pinte. Comment, toi, qui es dans l'aisance, toi qui as des enfants à élever, une femme encore jeune qui aime la tranquillité et la paix, comment peux-tu, de gaîté de cœur, ouvrir chez toi un lieu de débauche où l'ivrogne viendra faire la loi, jurer, tempêter et se livrer à toutes sortes d'abominations! Qu'est-ce qui t'a donc séduit à ce point, que tu n'aies parlé de ton projet à personne, pas même à un vieil ami? Je t'en supplie, reviens en arrière : reste dans ta position actuelle. N'es-tu pas heureux comme propriétaire, comme père et comme mari? Que te manque-t-il donc? Veux-tu, pour quelques misérables écus, jouer ton bonheur à croix ou pile? veux-tu que mon filleul Jules apprenne à boire de bonne heure? veux-tu que ta femme soit exposée aux grossièretés, aux insultes du premier soulon venu, et que tes filles entendent d'affreux propos de cabaret? Daniel, je t'en supplie, pour toi et les tiens, abandonne donc cette idée de pinte.

— C'est trop tard, répondit sourdement Daniel; mes vases sont arrêtés, mes arrangements faits. D'ailleurs, tu ne vois que les mauvais

côtés de l'affaire. Je mettrai bon ordre à tout cela. À t'entendre, on dirait vraiment que les pintes ne sont remplies que d'ivrognes et de mécréants ; je ne veux pas de ces individus chez moi, et, au premier mot' qu'ils diront de travers, je les mettrai à la porte.

Osterd soupira et branla la tête :

— Tu crois que tu le feras, mon pauvre ami ; je te déclare que, dans la plupart des cas, tu seras complètement impuissant pour cela.

— Enfin, reprit Daniel, je veux tâcher de gagner en quelques années la somme dont j'ai besoin pour *m'affranchir*.

— T'affranchir ! dit Jules Osterd avec sérieux : tu tomberas dans le plus triste esclavage, mon pauvre Daniel : et tu devras servir le premier venu pour dix centimes. Ah ! oui ; il y a quelque chose dont il faudrait pouvoir s'affranchir, c'est de l'esclavage du mal, c'est de l'amour de l'argent, de tout ce qui est appelé dans la Bible le *péché* : et le chemin que tu prends, mon cher Daniel, n'est pas le chemin de cet affranchissement, je le » crains beaucoup, ni pour toi ni pour les tiens. Il m'était impossible, vois-tu, de ne pas te dire cela : tu comprendras que c'est mon amitié pour toi qui m'a poussé à te tenir ce langage.

— Sans doute, Jules, et je t'en remercie : mais je persiste à croire que tu ne vois pas les choses d'une manière juste, comme elles sont.

— Plaise à Dieu que je me trompe ! adieu maintenant, je retourne à la séance.

Daniel, un peu ému et légèrement assombri, rentra chez lui. Il dit à sa femme que l'autorisation était accordée, et qu'en conséquence il allait écrire à Demiollet, ce qu'il fit en la forme suivante :

**le 24 septembre 185.. Mon cher cousin,

Mon affaire est décidée. Je compte donc sur les *deux mille*, pour le 15 octobre au plus tard. Dans l'attente de vos bonnes nouvelles, je vous salue cordialement.

Daniel Veily.

La réponse arrivait trois jours après :

Mon cher cousin Daniel,

Bien content que tu te sois décidé, je tiens à ta disposition les deux mille francs pour quand tu voudras. Ne manque pas les bons achats de vin s'il s'en présente.

Bonne réussite et salut amical.

Demiollet.

CHAPITRE IV

UN RÉFORMATEUR



'automne acheva son cours et ses jours furent, comme dit le poète,

Mêlés de pluie et de soleil.

La pluie arrosa les semailles ; le soleil acheva de mûrir le raisin. Le vin, cette année-là, fut bon, en quantité considérable et par conséquent pas trop cher. Daniel put faire ses achats d'une manière facile, un peu ici, un peu là, pour varier les plants et les qualités. On s'étonna, dans le village, qu'il sût s'y prendre aussi bien, faisant lui-même son encavage et payant tout au comptant. — Peu à peu le soleil se leva plus tard, resta plus bas dans le milieu de sa course, ou fut caché aux habitants des plaines par un immense brouillard qui s'y établit pour longtemps. Tous les oiseaux voyageurs avaient traversé les vallées, cherchant des climats plus doux. De temps à autre, cependant, et bien au-dessus de la couche nébuleuse, on entendait le cri de l'oie sauvage, en route pour les bords de la grande mer. — Dans la montagne, les bûcherons jouissaient d'un ciel sans nuage et travaillaient tout le jour au soleil. Puis vint la neige, enfin l'hiver avec ses glaces, avec ce vent du nord dont la voix impitoyable hurle dans les cheminées, pendant que son haleine mortelle paralyse ou détruit toute vitalité.

Chez le municipal Osterd, les soirées d'hiver se passaient ordinairement d'une manière douce et paisible. La famille, réunie dans une chambre assez grande et destinée à cet usage (ils étaient cinq enfants avec père et mère), faisait plaisir à voir. Tous étaient occupés à quelque chose d'utile. La mère et ses deux filles faisaient tourner leurs rouets, dont le bruit s'entendait à peine ; les plus jeunes égrenaient du maïs ; le père appointissait des celui las avec le couteau à deux mains,

ou réparait quelque outil sur un banc-d'âne placé à l'écart ; et le fils aîné lisait à haute voix une jolie nouvelle dans le *Magasin pittoresque*, auquel il était abonné. Puis on avait aussi d'autres livres instructifs ou amusants. Jules Osterd, peu fortuné d'ailleurs, n'était pas de ces paysans ou de ces citadins qui se croiraient perdus s'ils employaient deux francs à l'achat d'un bon volume, tandis qu'ils ne regrettent pas les quarante francs qu'il faut donner à leurs fils pour la fête du nouvel-an ou pour un bal masqué. Tout en voulant bien que ses enfants s'amusassent, il tâchait de donner une bonne direction à leur intelligence, à leur jugement, à leur être humain. Tambouriner nuit et jour pendant la moitié d'une semaine, lui paraissait un plaisir d'imbéciles ou de sauvages, un amusement indigne d'êtres raisonnables. Manger et boire, boire et manger durant des heures entières, il trouvait que cela était bon pour des goinfres, mais non point précisément pour déjeunes citoyens d'un état qui se pose en pays modèle. Jules Osterd avait d'autres idées-là. Aussi accordait-il à ses enfants tous les plaisirs innocents, toutes les récréations dont le jeune âge a besoin. À celui-ci des livres, à celui-là des patins ; à Marie de jolies gravures ; à Étienne, un instrument de musique et des leçons ; aux petits, des jouets appropriés à leurs goûts et à leur âge. Il tenait à ce que ses enfants fussent heureux dans la maison, avec leurs parents, plus que partout ailleurs. On invitait souvent les jeunes Veily : ils faisaient alors des jeux auxquels père et mère se mêlaient volontiers.

Le 31 décembre de cette année-là, on ne travaillait pas chez Jules Osterd dans la soirée ; c'est-à-dire, qu'on avait laissé les rouets pour se livrer à la fabrication des bricelets, dont il faut nécessairement avoir une bonne provision pour le premier jour de l'année. On en mangeait passablement, mais surtout on en donnait le lendemain matin aux enfants pauvres qui venaient souhaiter la bonne année. — Vers les huit heures, Jules Osterd envoya ses deux fils cadets porter quelques bouteilles de vin dans plusieurs maisons, afin que les divers ménages auxquels elles étaient destinées pussent en boire à leur dîner du jour de l'an. Sa femme y joignit des cornets remplis, les uns de café, les autres de riz ou simplement de belle farine.

— Voilà ce que mon père et ma mère vous envoient, disait l'enfant : bonsoir !

— Tu les remercieras bien, mon petit. Dieu vous donne une bonne année à tous, car vous êtes de braves gens.

Et les garçons revenaient à la maison, tout joyeux de leurs visites.

Bientôt dix heures sonnaient à la pendule :

— Mes enfants, disait le père, encore deux heures et l'année nous aura quittés. Remercions le Seigneur pour tous les bienfaits qu'il nous

a accordés durant ces douze mois. Il nous a envoyé son soleil et les saisons fertiles ; il a préservé notre pays de la guerre, notre famille de maladies graves et de mortalité. Il nous a fourni des moyens d'instruction pour nos esprits, d'édification pour nos âmes. Nous avons étudié sa sainte parole et chanté ses louanges. Nous avons pu entendre les appels de son Esprit, qui nous presse de donner notre cœur à Jésus-Christ le Sauveur, et non plus aux vanités du monde. — Vous tous, mes enfants, vous avez grandi, vous vous êtes fortifiés ; l'essentiel est que vous soyez devenus meilleurs, que vous ayez fait des progrès dans la piété, dans toutes les choses pures, aimables, qui sont de bonne réputation, où il y a quelque vertu et quelque louange. Maintenant que le nom de notre Dieu soit béni à jamais ! et puissions-nous commencer l'année nouvelle avec le désir véritable de faire sa volonté, qui est agréable, bonne et parfaite. Chantons un de nos cantiques d'adoration, après quoi chacun de nous ira se reposer jusqu'à demain. L'humble demeure, aux accents du père, était devenue un temple du Seigneur. Tous chantèrent le cantique du dernier jour de l'année, puis frères et sœurs s'embrassant, se dirent : « À demain ! » Bientôt le repos, le doux repos des âmes tranquilles, couvrit de ses ailes la maison qui renfermait ce rare et précieux trésor.

CHAPITRE V

LA VIOLETTE



ers minuit, quelques détonations de mortiers annonçaient qu'un événement important allait avoir lieu au village.

Boum! Boum! Boum-Boum!

En effet, pendant que le marteau de l'horloge frappait les douze coups sur la cloche, la porte vitrée de la pinte s'ouvrit. Daniel invita les jeunes gens qui l'honoraient par ces décharges, devant sa maison, à entrer chez lui pour y boire un verre de vin. Ils étaient quatre ou cinq et ne paraissaient point à jeun de liquide. — Sur la longue table de la pinte, ils trouvèrent deux de ces énormes bouteilles d'un pot, véritables monstres en tout temps, mais particulièrement à une telle heure et dans cette saison. Malgré leur contenance volumineuse, le contenu s'engloutit dans le gosier des garçons, jusqu'à la dernière goutte. Daniel n'en prit qu'un doigt et seulement pour trinquer avec eux.

— Voilà du *crâne* vin, dit un des plus déterminés buveurs.

— À la santé de *La Violette!* dit un autre.

Les joyeux compagnons examinèrent le fourneau tout neuf; une boîte dans laquelle il y avait des jeux de cartes; le tonneau pour jouer aux petits palets; des cigares sur une haute tablette, et, d'un autre côté, un étalage de divers flacons portant des étiquettes dorées: *Rhum de la Jamaïque. Cognac. Vermouth. Absinthe de Couvet. Eau de cerise vieille. Anisette de Bordeaux. Parfait amour, etc.*

— Rien ne manquera ici, observa l'un de ces jeunes gens.

— Voilà aussi un journal, ajouta Daniel, en montrant la feuille étendue sur une tablette où elle était fixée.

L'examen terminé et le vin bu, les jeunes gens sortirent de la pinte en remerciant Daniel de son honnêteté. Avant de quitter la place, ils firent une dernière décharge générale, si rapprochée de la maison,

que deux grandes vitres de la porte volèrent en éclats. Les bons estafiers en rirent de tout leur cœur, comme d'une chose charmante. Daniel, sans se fâcher, les pria de se retirer et d'être plus prudents une autre fois. Ils s'en allèrent donc en chantant :

« Je connais une maison,
Ousqu'il fait bon prendre un verre ; » etc.

Au bruit des vitres cassées, Marguerite s'était vite levée, craignant quelque malheur. Ses filles, réveillées en sursaut, lui demandèrent en tremblant ce qui était arrivé. Quant à Jules, il couchait à l'écurie près des bœufs, et se garda bien de quitter son lit pour venir prendre connaissance de ce qui se passait à la rue.

Ayant fermé la pinte, Daniel put enfin monter dans sa chambre et se coucher.

Longtemps avant le jour, comme il était encore plongé dans un profond sommeil, on vint l'appeler devant chez lui : *Danié! Danié!* eh! *Danié!* criait-on.

Il vint à la fenêtre, l'ouvrit et demanda ce qu'on voulait à une heure si matinale.

— J'ai une soif abominable : ouvrez ; je veux étrenner la pinte, répondit un homme d'une quarantaine d'années, bien connu pour un ivrogne.

— C'est trop matin, je n'ouvre pas.

— Vous n'ouvrez pas ! mille noms... Pourquoi les pintes sont-elles faites si ce n'est pour donner à boire aux gens qui ont soif ?

— Venez plus tard. Daniel referma la fenêtre.

Pour se venger d'un tel refus, l'ivrogne donna un grand coup de pied contre le panneau inférieur de la porte-pleine, et s'en alla, jurant comme un possédé.

C'est un beau jour que celui du premier janvier. Pour le chrétien c'est le jour de la reconnaissance — ils le sont tous du reste, — le jour du renouvellement des grâces du Seigneur, le jour des joies de la famille. C'est aussi le jour où l'on sent un nouveau besoin de chercher en Dieu toute vraie force et toute sagesse.

Il existe des familles chez lesquelles, après les soins indispensables du bétail et de l'intérieur de la maison, tous les membres se réunissent dans une chambre. Un feu joyeux brille dans la cheminée. La table est garnie de tasses 'vides, tout autour ; le milieu est une petite montagne recouverte d'un linge blanc. Là-dessous sont cachés les étrennes destinées aux enfants, les paquets apportés la veille par le facteur de la poste, les présents que se font les grandes personnes. Le déjeuner

est aussi là, prêt à être servi : c'est du lait bouillant, du café, du chocolat même pour les amateurs, — et du pain excellent.

Avant de s'asseoir, on lit une portion des saintes Écritures ; le chef de famille appelle la bénédiction du ciel sur toutes les personnes présentes, sur les absents, sur les amis, sur les ennemis s'il en a, sur tous les hommes.

Mais bientôt le mystérieux monticule est découvert, et chacun reçoit ce qui est à son adresse. Puis viennent les cris de joie, les surprises, à mesure que les enveloppes sont défaites et jonchent le plancher de leurs débris.

À la Violette, la matinée du jour de l'an se passa d'une autre manière. Daniel, encore fatigué de ses arrangements de la veille et de sa courte nuit, dut se mettre de bonne heure en quête d'un vitrier, pour réparer le désastre de sa porte neuve ; car il était trop homme d'ordre pour consentir à laisser voir un tel dégât dès le premier jour. Il eut assez de peine à trouver ce dont il avait besoin. Dans la matinée déjà, plusieurs individus vinrent s'attabler chez lui et boire leur chopine. Deux ou trois se bornèrent à s'asseoir tout près du poêle et à s'y frotter les mains. Les enfants et les curieux s'arrêtaient à la rue, pour examiner l'enseigne : c'était une planche à fond beurre-frais, entouré d'un cadre rouge. Au milieu, de chaque côté, était grossièrement peint un énorme bouquet de violettes. À la Violette, lisait-on au-dessus, et, au-dessous : *Bon vin*.

Jules Veily se rendit chez son parrain pour lui offrir ses souhaits de bonne année. En arrivant chez le municipal Osterd, l'enfant rencontra ce dernier et lui remit une feuille de papier soigneusement pliée. C'était une *pièce* ou lettre de nouvel an, dans laquelle le jeune garçon lui adressait ses vœux. Osterd le remercia et le fit entrer dans une chambre où il n'y avait personne qu'eux. Là, il lui donna une de ces belles pièces de deux francs frappées depuis peu de temps, et un joli volume relié, contenant des récits de voyages avec des gravures.

— Tu soigneras bien ce livre, Jules, lui dit-il ; tu peux le faire lire à tes amis, mais ne le prête pas à beaucoup de personnes : on pourrait le salir ou gâter les gravures.

— Oui, parrain. Je vous remercie beaucoup.

— Maintenant, écoute-moi bien : ton père a ouvert sa pinte aujourd'hui ; je pense que tu feras tout ce qui sera en ton pouvoir pour épargner à ta mère un surcroît de fatigue. Tu es assez grand pour lui rendre une quantité de petits services, auxquels tu peux penser de toi-même : ainsi, lui apporter son eau pour le ménage, son bois, laver les pommes de terre, etc. Si tes parents te commandent d'aller tirer du vin à la cave, promets-moi de ne jamais en boire en cachette, et

n'accepte jamais non plus le verre que des buveurs t'offriraient. Peux-tu me promettre cela, à moi qui suis ton parrain?

— Oui, je vous le promets.

— Eh bien, va, mon ami, et que Dieu te garde!

Dans l'après-midi, la *Violette* se remplit peu à peu de monde. La chambre était bonne et il faisait froid dehors. Daniel, en bonnet blanc, gilet gris de laine et tablier vert, allait et venait de sa cave à la pinte, vendait un cigare par-ci, un petit verre par-là, trouvant le métier pas mal productif et encore assez facile. Pour affriander son monde, il avait mis la boîte à son meilleur tonneau; si la bouteille se remplissait un peu trop, il se gardait bien d'ôter le surplus de mesure, ce qui ne laissait pas d'être agréable aux consommateurs.

— Il n'y a rien à dire, voilà du *crâne* vin, Daniel; continue seulement à le donner *tel-z-et-quel*, et ton affaire ira bien.

La journée dura de cette manière jusqu'à minuit. Marguerite et ses enfants passèrent leur soirée ensemble vis-à-vis de la pinte, dans la cuisine, où ils ne furent guère dérangés qu'une vingtaine de fois par les gens qui, sortant ou entrant, venaient allumer leurs pipes ou leurs cigares en cet endroit, sans trop savoir pourquoi, à moins que plusieurs d'entre eux ne fussent bien aises de dire bonsoir à la maîtresse du logis, laquelle, on s'en souvient, était une belle femme, toujours bien arrangée et d'un air gracieux. La maison tout entière était déjà infectée de l'odeur du vin et du tabac, combinée avec la forte chaleur du fourneau et la présence de nombreux individus respirant l'atmosphère concentrée de la chambre à boire.

Quand les enfants furent couchés et la pinte fermée, Daniel fit le compte du produit de sa journée: soixante francs.

— Tu vois, dit-il à sa femme en l'embrassant avec transport, tu vois qu'on ne perd pas sa peine à travailler de cette manière. Jules Osterd ne voit les choses que par leur côté triste. Sans la pinte, finalement, nous n'aurions pas gagné un centime aujourd'hui. Ah! bah! l'idée du cousin Demiollet était belle et bonne. Il n'y a que les gens actifs et industriels qui parviennent à se mettre tout à fait dans une belle position.

— C'est seulement bien dommage, répondit Marguerite, que la maison prenne cette odeur de vin et de tabac.

— Sens-tu quelque chose? moi je ne sens rien de plus qu'à l'ordinaire: d'ailleurs tu t'y habitueras facilement. Ce n'est pas une odeur malsaine.

CHAPITRE VI

LE FILS DE LA VECIVE



Peu de temps après l'ouverture de *La Violette*, Daniel, allant aux champs, rencontra, vers l'entrée du village, une petite calèche dont les glaces étaient complètement fermées. Le cocher arrêta son cheval; une dame, déjà d'un certain âge, ouvrit du côté où marchait Daniel et le pria de lui indiquer la maison de Monsieur Revanne.

— Est-ce David Revanne, Madame, ou Salomon?

— C'est David.

— Dans le haut du village, l'avant-dernière maison à droite.

— Merci, Monsieur.

Outre la dame, il y avait au fond de la voiture un jeune homme d'environ vingt ans, dont le teint paraissait pâle et les traits fort amaigris. La glace fut refermée, puis l'équipage roula de nouveau du côté du village. Daniel continua son chemin en sens inverse.

Madame Lyherp, veuve d'un artisan riche, n'avait que ce fils, dont l'éducation avait été de bonne heure mal dirigée. Constamment occupé d'affaires, M. Lyherp, le père, d'une nature d'esprit d'ailleurs assez commune, ne s'était guère inquiété des principes religieux et moraux qu'il aurait fallu inculquer à son fils. Ce dernier ayant une mère faible, qui lui accordait toutes ses fantaisies, on comprend qu'il avait bientôt cédé aux tentations dont il était entouré, et aux mauvais penchants naturels de son propre cœur. À vingt ans, Arthur Lyherp, le corps usé et l'âme flétrie par la débauche, était dans un état de santé qui laissait fort peu d'espoir. Sa mère fuyait le séjour de la ville : elle amenait Arthur dans un village ignoré, espérant que l'air de la campagne et la solitude feraient quelque bien physique et moral à son pauvre enfant. Sur la description qu'on lui avait faite de la maison de M. David Revanne, elle s'était décidée à y louer un petit appartement

chaud et très propre. Elle s'y installa. Arthur trouvait l'endroit joli, le soleil éclairait ses fenêtres, et le va et vient du village l'intéressa pendant les premiers jours. Le temps n'étant pas trop froid, les chemins secs, M^{me} Lyherp et son fils firent quelques petites promenades qui paraissaient fortifier le jeune homme. Mais bientôt ce dernier préféra sortir seul. Il avait remarqué la Violette, dont l'enseigne lui avait paru quelque chose d'original. Un jour, il y entra ; Marguerite se trouvait seule : il lui demanda une chopine de son meilleur vin nouveau. Arthur le trouva excellent. La chopine bue, il en demanda une seconde :

— Mais, Monsieur, lui dit Marguerite avec intérêt, faites-vous bien de boire autant de vin dans la matinée? cela ne doit pas vous convenir ; le vin nouveau est échauffant et vous toussiez beaucoup.

— C'est, au contraire, la seule chose qui me convienne. D'ailleurs peu importe.

— Vous feriez mieux, si vous aviez encore soif, de boire un verre d'eau chaude sucrée.

— Ma chère dame, répliqua Arthur d'un ton de voix impératif, servez ce qu'on vous demande, sans vous inquiéter de la santé des gens.

Marguerite lui donna la seconde chopine ; Arthur lui présenta une pièce d'or en paiement, et quand elle en rapporta la monnaie, il regarda la maîtresse de la maison d'un air impertinent :

— Mais, lui dit-il, je vous ai vue souvent à la ville, n'est-ce pas?

— Non, Monsieur, jamais.

— Mais oui, n'étiez-vous pas bonne d'enfants chez M. Goel?

— Non, Monsieur.

Et lui tournant le dos, elle rentra dans la cuisine, où Arthur la suivit.

— Voyons donc, continua-t-il, ne soyez pas fâchée, Madame ; touchez-moi la main avant que je m'en aille.

— Non, Monsieur ; je ne vous toucherai certainement pas la main, et je vous prie même de ne pas revenir dans notre établissement.

— Ne vous en déplaît, belle dame, j'y reviendrai demain matin.

Là-dessus, Arthur Lyherp sortit, toussant de plus belle et hoquetant par le chemin.

Marguerite raconta cette visite à Daniel, en le priant de se trouver dans le voisinage de la pinte le lendemain. Ce dernier s'arrangea en conséquence, ensorte que ce fut lui qui descendit à la cave pour y chercher la chopine qu'Arthur vint demander à la même heure, comme il l'avait annoncé. Il n'y avait pas d'autre buveur que lui à la pinte.

— Est-ce vous qui êtes le maître de céans, *l'ami*? dit-il à Daniel.

— Oui, c'est moi. Dites-moi un peu votre âge, Monsieur, s'il vous

plaît.

— Pourquoi mon âge?

— Pour savoir si nous sommes contemporains et de la même volée : vous m'appellez *l'ami* : or, j'ai trente-huit ans, et je suis chez moi.

— Moi aussi, je suis chez moi quand je suis ici : un établissement public appartient au premier venu.

— Oui, Monsieur, c'est vrai, mais pour autant que ce premier venu s'y comporte d'une manière honorable et polie, entendez-vous?

Arthur sourit d'un sourire à souffleter, mais Daniel, voyant son air misérable et son état vraiment désespéré, calma sa colère un instant prête à déborder.

— Donnez-moi une autre chopine, Monsieur l'hôte, dit Arthur en appuyant sur ce dernier mot.

— Demain, si vous voulez, Monsieur ; mais aujourd'hui, je ne puis vous l'accorder : vous êtes encore trop malade.

— Demain ! dit le jeune homme avec emportement, demain ! je ne remettrai pas les pieds chez vous, ni jamais.

Et il lança la bouteille vide contre le fourneau de fer, où elle vola en éclats. Cela fait, il jeta une pièce de cinquante centimes sur la table et prit la poignée de la porte. Daniel l'arrêta par le bras :

— Un instant, Monsieur, s'il vous plaît, lui dit-il. Si je n'avais pitié de votre triste état, je vous casserais à mon tour un échelas sur les épaules, pour vous apprendre à vous conduire autrement. Que ceci vous serve d'avertissement sérieux, car, à une récurrence, vous verrez comme je sais m'y prendre.

— Essayez ! essayez seulement, brave homme. Il est sûr que vous savez bien votre état de pintier. J'ai de l'argent à dépenser ; tenez (et il sortit une poignée de pièces diverses de sa poche), tout ceci était pour vous : nous l'enverrons ailleurs. Prenez donc un bâton et rossez-moi ! voyons, l'osez-vous ? Et votre femme ? c'est quelque chose de beau, n'est-ce pas ? Une bégueule. Voyons ! me donnerez-vous un coup de trique ? Oh ! saint homme de cabaret !

Épouvanté d'une telle dégradation et d'un cynisme pareil, Daniel lâcha le bras d'Arthur Lyherp et ferma la porte sur lui.

Depuis cette scène, le jeune homme ne reparut plus à la Violette, et on ne le voyait pas davantage à l'auberge de la commune. Cependant il était loin de s'être corrigé de son ivrognerie.

Le vin nouveau, lorsqu'il est de bonne qualité, est celui que les ivrognes préfèrent ; il aiguillonne leur palais émoussé et ne désaltère pas, aussi peuvent-ils en boire une énorme quantité. Pour se procurer celui de la Violette, Arthur Lyherp s'y prit d'une autre manière : les mauvais sujets comme lui emploient toutes sortes de moyens pour

arriver à l'assouvissement de leurs infernales passions. Un seul être de cette espèce peut devenir, en très peu de temps, le fléau de toute une localité, soit par l'exemple qu'il donne, soit par les œuvres de ténèbres qu'il pratique.

En face de la maison de David Revanne, chez qui demeurait M^{me} Lyherp, on voyait un gros tas de fumier, dont les bords tressés faisaient l'admiration du vacher qui l'arrangeait. Arthur causait souvent avec cet homme, soit dans son écurie, soit pendant qu'il vaquait à ses autres occupations. Un jour, pendant qu'il faisait ses tortillons de paille, Arthur lui demanda s'il consentirait à lui rendre de petits services, pour lesquels il le payerait largement.

— Sans doute, M. Arthur, répondit familièrement le vacher.

— C'est une chose de rien. Il s'agirait seulement de m'apporter, chaque soir, une bouteille de vin nouveau que vous prendriez chez Veily, en revenant de la laiterie.

— Rien de plus facile.

— Je sais bien : mais il ne faut pas que personne voie ce vin, ni sache à qui il est destiné. Vous mettriez la bouteille dans un de vos bidons, et, comme il fait nuit quand vous revenez ici, vous la déposeriez sous la planche de votre fumier où je la prendrai moi-même, et où vous la retrouveriez vide le lendemain au soir. Est-ce convenu?... Voilà vingt francs que vous changerez ; vous en garderez cinq pour vous.

— Merci, M. Arthur ; mais dites-moi : est-ce une bouteille de demi-pot ?

— Pour commencer, oui. Nous verrons ensuite. C'est ainsi que la pauvre mère était trompée et que le jeune homme achevait de se tuer. Au bout de huit jours, la simple bouteille était remplacée par le pot fédéral. Arthur l'enfermait dans une armoire de sa chambre et le buvait en cachette.

— Mais, que faites-vous chaque soir de ce pot de vin ? demanda Daniel au vacher, quand il le vit revenir d'une manière régulière.

— Oh ! dit l'autre, nous sommes par-là une demi-douzaine : nous jouons une partie dans l'écurie, et l'on boit un verre avant de se quitter.

Les menteurs n'en font pas d'autres.

Ce manège dura trois semaines. Un soir, le berger ne revint pas à la Violette. Arthur Lyherp, trouvé mort dans son lit le matin, n'avait plus besoin de ses services. Le vin nouveau s'était chargé de couper le dernier fil d'une vie souillée, brûlée par tous les excès.

« Il ne buvait pourtant plus, disait sa pauvre mère ; il s'était bien corrigé ici. »

Que dut-elle penser lorsqu'elle découvrit une grosse bouteille d'un pot dans l'armoire, avec un verre encore gluant de vin tout à côté.

Le vacher, homme sans cœur comme le sont tous les misérables entremetteurs de son espèce, divulgua le secret. Daniel fut extrêmement blâmé par les honnêtes gens du village, et lui-même éprouva de vifs remords à la pensée que sa pinte avait été la cause indirecte d'une si triste fin.

M^{me} Lyherp quitta bientôt la maison Revanne pour retourner chez elle. Peu de mois après, son fils était complètement oublié de ceux qui l'avaient connu. C'est le sort commun de tous les jeunes gens vicieux ; ils ne laissent après eux rien qui soit digne d'occuper le souvenir.

Mais là-haut, ils ont un compte à rendre.

CHAPITRE VII

CHANGEMENTS DANS LA VIE



I faut des hôtels pour les voyageurs, cela est certain ; il faut, dans les villes populeuses, des restaurants et des débits publics de boissons, proportionnés au nombre et aux classes des consommateurs. Dans les villages échelonnés sur les grandes routes, il faut aussi des auberges, où passants et gens de l'endroit puissent trouver, les premiers ce dont ils ont besoin, et les seconds ce qu'ils ne possèdent pas chez eux. Dans une communauté isolée, un peu nombreuse, j'accorde aussi qu'il faut, dans certains cas, une hôtellerie, maison de commune ou habitation particulière, peu importe. Toutefois, il existe des villages, éloignés du vignoble, dans lesquels on ne trouve aucun établissement public de ce genre. Allez, grands promoteurs des pintes et des cabarets, allez demander aux habitants de ces localités s'ils regrettent l'absence d'une taverne cachée ou d'une grande auberge au soleil. Tous vous diront qu'ils se félicitent de n'en point avoir. En revanche, ils sont assez à leur aise pour mettre à l'achat d'un tonneau de bon vin naturel, le prix de quelques sacs de froment ; et ils s'empresseront d'exercer l'hospitalité à votre égard, si vous allez frapper à la porte de leurs demeures.

Mais dans un endroit dont la population n'excède pas trois cents âmes, où la vigne est cultivée, pourquoi, je vous en supplie, ouvrir encore des pintes particulières, lorsque la commune possède un établissement déjà plus que suffisant pour les besoins des rares voyageurs et des habitants?

— C'est une industrie comme une autre, répondra-t-on, et l'industrie est libre. Vous, vous vendez du bois ; vous, du cuir ; moi, je vends du vin : c'est la même chose.

— C'est la même chose ! En ce cas, ne disons plus rien. Mais non,

ce n'est pas, et ce ne sera jamais la même chose, car le vin mord par derrière comme un serpent et tue l'ivrogne. Quand il sera constaté que la morale n'est qu'une invention de l'homme et la Bible un code de mauvais conseils, alors, entre la vente des liqueurs spiritueuses au premier venu, et celle de toute autre marchandise inerte, il n'y aura plus de différence. Jusque là, il en existe une immense entre ces deux industries.

Du reste, je ne veux point discuter sur ce sujet, ni, en vérité, sur aucun autre. Je reprends simplement mon récit.

Le dimanche, au lieu d'aller à l'église avec sa femme et ses enfants comme autrefois, Daniel restait à la maison pour servir ses clients ; car, dans ce village comme dans tel autre, la police ne s'inquiétait guère de ce qui se faisait au cabaret pendant les heures des offices religieux. D'ailleurs, il n'y avait pas de temple dans la commune. — Pendant les jours de travail, Daniel était à ses occupations de campagne, et c'était alors Marguerite qui montait et descendait l'escalier de la cave jusqu'à cinquante fois par jour, si les buveurs étaient nombreux. Parfois, il se passait des journées entières sans que plus d'une ou de deux personnes vinsent s'attabler pour boire une bouteille. Mais le samedi au soir, ordinairement, il y avait du monde : il fallait alors veiller fort tard, et le dimanche matin, Marguerite se sentait incapable de faire son ménage et de s'habiller pour accompagner ses enfants à l'église. Ceux-ci devaient donc y aller seuls.

Dans l'après-midi de ce jour, il n'était plus possible de se promener en famille ; le jeu, devant la maison, réclamait la présence de Jules, qui renvoyait la boule aux joueurs et redressait les quilles abattues. Et c'était un si grand vacarme de cris, de paroles et de juréments, que Marguerite en avait la tête fatiguée au dernier point. Et puis, la pauvre femme était enceinte, situation très pénible dans un pareil entourage. Son mari faisait bien tout ce qu'il pouvait pour lui épargner de la fatigue et des soucis, mais il n'était pas toujours là. Des allants et venants le demandaient, ou bien il fallait faire le gentil avec tel et tel, si l'on ne voulait pas qu'ils s'ennuyassent.

Lorsque Daniel revenait des champs vers les dix heures du matin, et qu'il voyait sa femme s'asseoir et soupirer à la pensée de tout ce qu'elle avait à faire dans sa position, il lui disait :

— Marguerite, ma chère, prends un demi-verre de vin vieux avec une bouchée de pain : cela te redonnera des forces. Ou bien, fais-toi une tasse de thé, de chocolat, ce que tu voudras.

— Le chocolat me répugne ; il me fait mal, répondait Marguerite. Et l'on entendait à la pinte : tatata!...

— On va, on va, disait Daniel, qui, laissant là sa femme, s'empres-

sait de descendre à la cave pour servir la pratique et devait souvent passer une demi-heure à écouter des récits d'ivrognes ou des clabauderies de quartier...

Les choses allèrent ainsi durant tout l'été ; Marguerite accoucha d'un garçon vers le milieu de septembre, ensorte que la visite annuelle du cousin Demiollet dut être forcément renvoyée à un moment plus opportun. Au lieu d'amis à recevoir, il fallut recourir à l'aide d'une femme pour faire le ménage et soigner l'accouchée pendant les premiers temps. Ce ne fut guère avant la fin de l'année que Marguerite put reprendre ses occupations ordinaires, augmentées encore par les soins de l'enfant qu'elle nourrissait.

En définitive, les mille francs qu'on devait gagner avec tant de facilité se réduisirent à la moitié de cette somme, et encore ne fut-elle obtenue qu'au prix de longues veilles, de tracasseries incessantes, d'éducation négligée à bien des égards, mais surtout au prix de la tranquillité et de la joie du foyer domestique, trésor inestimable pour quiconque le connaît et l'a goûté.

Mais c'est ici le moment d'entrer dans quelques détails de genre, peu connus d'une partie notable de nos lecteurs.

CHAPITRE VIII

QUELQUES HABITUÉS DES PINTES



Parmi les clients de *la Violette*, il eût été difficile de trouver un père de famille, jeune ou d'âge mûr, à principes moraux, fermes et arrêtés. — On comprend très bien que, dans tel cas donné, un homme respectable à tous égards entre dans une pinte et y demande une chopine ou un cruchon de bière. Mais ce client ne deviendra jamais un *habitué* du lieu en question. L'*habitué*, c'est l'individu qui, l'air empressé et affairé, mal vêtu et la tête en désordre, sans cravate le plus souvent, même au fort de l'hiver, entre à la pinte avant d'aller à son travail. Il se trémousse, souffle dans ses doigts et parle d'une voix enrouée :

— ... Fait-il froid, ce matin ! dit-il en faisant précéder ces paroles d'un jurement. Puis il pose une pièce de vingt centimes sur la table.

L'hôte, qui sait ce que cela veut dire, prend la bouteille d'eau-de-vie et en remplit un petit verre. Il examine la pièce de vingt centimes, la met dans sa poche et la remplace sur la table par une de dix.

L'ouvrier goûte la liqueur, la trouve bonne et l'avale. Il prend la poignée de la porte et va sortir, lorsque le maître de la maison le rappelle et lui dit qu'il oublie ses dix centimes. L'individu se retourne :

— C'est parbleu vrai ! fait-il, mais continuant : — bah ! je n'aurai pas la peine de revenir ; donnez-moi un autre verre.

Englouti, comme le précédent.

Voilà donc vingt centimes dépensés avant le lever du soleil. Vingt centimes par jour, cela fait soixante-treize francs au bout de l'année, en eau-de-vie uniquement. C'est ce qu'une famille de cinq personnes dépense en moyenne pour le lait du déjeuner.

Mais ce n'est pas tout : ce même buveur d'eau-de-vie reviendra deux ou trois fois dans la journée, et à chaque visite il emportera une chopine de vin dans son estomac. Puis, comme il travaillera le

dimanche jusqu'à trois heures après midi pour achever un ouvrage pressant, il ne, pourra faire autrement que de passer la journée tout entière du lundi et une partie de celle du mardi dans un cabaret, pinte ou estaminet quelconque. S'il a femme et enfants criant misère au logis, c'est bien le dernier de ses soucis. La charité publique ou particulière y pensera, y pourvoira, elle n'a rien de mieux à faire.

N'est-ce pas le devoir des riches de venir en aide aux pauvres gens ?

— Et le tien, de devoir, eh! dis-moi, misérable père, où est-il? Comment le remplis-tu, ton devoir? — «Et toi, maître de céans, qui spéculas sur le pain des enfants de cet homme et peut-être sur la moralité de sa femme, le comprends-tu, ton devoir? Si tu avais un atome de conscience, ne refuserais-tu pas à cet homme le vin qui l'abrutit? ne l'engagerais-tu pas à aller à son travail et à se conduire d'une autre manière? Mais non, tu ris de ses affreuses grimaces et de ses propos hors de sens: tu ris, et tu mets son argent dans ta poche. Oui, va, retourne encore pour lui à ta cave, homme sans cœur!»

Voilà ce qu'on pourrait dire à tout débitant de vin qui consent à détruire chez son prochain tout ce qui fait de ce dernier un être supérieur aux animaux.

Daniel Veily, rendons-lui pleine justice, se comportait tout autrement dans un cas pareil.

Dès qu'un homme commençait à être dans l'ivresse, il lui refusait du vin:

— Point, point, mon cher, lui disait-il: tu as assez bu, trop peut-être; j'aurais déjà dû te refuser le dernier demi-pot.

— Comment! *Danié!* tu me refuses du vin! eh bien, tu t'en repen-tiras. M'en donnes-tu, oui ou non?

— Non, point.

— Je t'envoie cette bouteille à la tête!

— Fais attention à ce que tu dis, Crasson.

Et Daniel enlevait lestement la bouteille vide. Si Crasson faisait décidément le mauvais, Daniel le prenait par les épaules et le mettait à la rue. Crasson, pour se venger d'un tel affront, allait dépenser le reste de son argent à l'auberge et y dormir sur la table. Ou bien, mieux disposé à se soumettre, on l'aurait vu s'asseoir à la rue sur un tronc de bois et faire là d'amères réflexions à haute voix sur la dureté de cœur des pintiers de la contrée. Les enfants le regardaient en passant et riaient de ses folies. Beau spectacle, en vérité!

Parmi les habitués des pintes, on peut encore classer les gens qui, s'ennuyant le soir chez eux, n'aimant pas la lecture ou le travail au coin du feu, s'en vont chercher au cabaret des distractions qui leur plaisent. Là, ils entendent mille propos bouffons; là, les fronts

soucieux se dérident ; on oublie qu'on a une famille à élever, des intérêts à payer, une femme qui veille seule à la maison et dont le regard investigateur nous blesse. Assis sur un banc et accoudé sur la table en face d'une bouteille, on se livre à de profonds calculs qui doivent ramener l'ordre et l'abondance au logis ; tel qui, chez lui, n'ouvrirait pas la bouche, tient ici le dé de la conversation et sait fort bien se faire écouter. C'est ici sans doute que se dégrossit et se complète la véritable éducation populaire ; ici que se forment les grands citoyens, les philanthropes : les Winkelried, les Washington, les Francklin, les Wilberforce, les Haller, et tant d'autres. Ici, que par de sérieuses études, l'homme pénètre dans le domaine des sciences morales, ou fait les découvertes admirables qui changent la face des états et améliorent la situation des hommes ! Ici, que les meilleurs systèmes d'éducation pour la jeunesse se produisent et se perfectionnent. Toutes ces belles choses se font le soir, dans les pintes et les cabarets !

Durant la belle saison, le personnel des habitués de la Violette subissait de nombreuses mutations. Les buveurs du village faisaient place aux ouvriers attirés dans la contrée par des bâtisses ou par des entreprises publiques à portée de l'établissement. C'est alors qu'il y avait des querelles, des rixes, des coups donnés et reçus, des bouteilles cassées, des coupures de verre aux mains, des yeux pochés. Alors aussi des chansons ignobles, des mots grossiers, des discours étranges. Marguerite, ces jours-là, se repentait amèrement d'avoir consenti à l'établissement de la pinte, et son mari ne disait pas non plus tout ce qu'il pensait. Heureusement que les deux gentilles Anna et Sophie passaient la plus grande partie de leurs journées à l'école. Jules y allait aussi régulièrement en hiver ; mais en été, il devait souvent accompagner son père ou le remplacer aux champs. Il avait tenu scrupuleusement la promesse faite à son parrain pour ce qui concernait le vin ; une seule fois il y manqua pour autre chose ; voici à quelle occasion :

Pendant la grossesse de sa mère, il entra un jour à la pinte, où elle était seule. La pauvre Marguerite, exténuée par la fatigue et par le poids de son incessant fardeau, avait essayé de se redonner des forces en prenant un petit verre d'anisette de Bordeaux avec un croûton de pain. Cola lui remettait le cœur, disait-elle. Au lieu d'achever son verre, elle en donna la moitié à Jules, qui n'avait jamais goûté de cette liqueur. — Le jeune garçon la trouva si bonne, quoique un peu forte, que, seul à la pinte à quelque temps de là, il s'en versa lui-même une portion entière...

Ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, dit l'Écriture sainte. Jules l'éprouva sur le champ. Il souffrit mille fois plus dans sa

conscience qu'il n'avait eu de plaisir à satisfaire sa gourmandise ; il pleura beaucoup, lorsque, pressé de questions par son parrain, il lui avoua franchement le fait.

S'il est profondément triste de voir des jeunes gens à peine sortis de l'enfance prendre le goût de la boisson, entrer dans les lieux publics et s'y trouver à l'aise dans la compagnie des buveurs, il est plus affligeant encore d'en voir sortir un homme à cheveux blancs dont la démarche vacillante accuse une intempérance impardonnable à cet âge. Quoi ! ce vieillard, octogénaire peut-être, n'a donc rien appris en sa vie ! Esaû, pour un mets favori, vendit son droit d'aînesse ; or, voici un homme qui se dit chrétien, qui, plus que personne, est à la veille de paraître devant Dieu, et pour un verre de vin, il vend son âme ! Ô vieillard ! était-ce pour donner un tel exemple au monde, à vos enfants et petits enfants, que vous fûtes appelé à l'existence ? Est-ce pour une telle fin que Dieu prolongea vos jours ? Et cette couronne dont les ans ont orné votre tête, la portez-vous afin qu'elle devienne la risée des passants ? — Mais vous êtes faible, dites-vous ; mais vous avez besoin de ranimer vos forces défaillantes : eh bien ! sans doute, prenez un peu de vin, mais écoutez la voix de la sagesse. Que vous dit-elle ? *Le vin est moqueur et la cervoise est mutine ; quiconque en fait excès n'est pas sage.* — Le vieillard dont l'excès du vin trouble la vue, embarrasse la parole et fait pencher le corps, est un des spectacles les plus humiliants et les plus affligeants qui puissent être donnés aux hommes sur la terre. À la place de la vertu de Dieu, vous ne trouvez plus ici qu'une étincelle de vie intellectuelle, ensevelie dans les ténèbres de l'esprit, et prête à s'éteindre.

Un ivrogne d'un genre tout particulier faisait aussi partie de la liste des habitués de la Violette : un nommé Fredât, vieux garçon de cinquante ans, travaillant comme un nègre la moitié du temps et passant l'autre à boire. Celui-là, vrai tonneau sans fond, eût pu avaler une brantée de vin sans être ivre de cette ivresse qui jette bas. Plus il buvait, plus il se roidissait sur ses jambes. N'ayant ni feu ni lieu, le cabaret devenait son chez lui trois jours par semaine. On ignorait où il couchait ; sans doute à la belle étoile, quand il ne se fourrait pas dans quelque fenil ou écurie.

Un soir, il était resté seul à la pinte et minuit allait sonner. Daniel, qui voulait se coucher, l'engagea à en faire autant.

— Si vous voulez dormir dans mon écurie, je vous y conduirai, lui dit-il.

— Non, répondit Fredât d'une voix brutale : un demi-pot !

— Je ne donne plus de vin ; vous avez assez bu ; il est minuit ; venez avec moi.

— Je ne bougerai pas de là que je n'aie encore un demi-pot.

— Vous ne bougerez pas de là?

— Non! mille tonnerres!...

— C'est ce que nous allons voir. Empoignant le rétif par-dessous les bras, Daniel le sortit de sa place et le traîna jusque, vers la porte toute grande ouverte. Fredât, furieux de se voir mis à la rue, et ayant d'ailleurs le vin mauvais, se retourna contre Daniel et lui déchira la joue d'un coup de griffe. Ce dernier riposta par quelques vigoureux soufflets et par un grand coup de pied que maître Fredât emporta dans son nouveau domicile. Daniel se lava la joue avec de l'eau fraîche, ferma sa porte et souffla la chandelle. Au dedans de lui une voix criait : «Que la peste étouffe la pinte! et maudit soit le jour où j'écoutai l'offre de Demiollet!»

CHAPITRE IX

CLIENTÈLE ÉTRANGÈRE



Dans une grande ville, le débitant de vins et de liqueurs voit entrer chaque jour chez lui des individus inconnus qu'il ne reverra peut-être jamais. Il les sert ; ces gens paient et s'en vont à leurs affaires.

Dans une petite localité, les estaminets et les pintes sont aussi visités de temps en temps par des passants, ouvriers ambulants ou simples touristes, dont les figures apparaissent ici pour la première fois. — Mais ces divers établissements possèdent aussi des clients de passage périodique, qui ne sont pourtant pas des habitués de chaque jour. Parfois, c'est un artisan qui, dès l'aube, commence par le petit verre dans la pinte voisine, et ne termine sa tournée que lorsqu'il a visité tous les établissements du quartier. Parfois aussi, c'est quelque membre déchu des hautes classes de la société : livré corps et âme à la boisson, il se conduit d'une manière encore plus dégoûtante que le consommateur précédent : on le relève, de nuit, ivre-mort sur le pavé des rues. — Parfois encore, c'est un jeune homme, bien doué d'ailleurs, dont les facultés se sont peu à peu figées dans l'habitude du vin ; ses joues rouges rebondissent de graisse ; sa démarche est, en tout temps, vacillante : encore quelques années, quelques mois peut-être, et cette intelligence créée pour le bonheur, et pour l'activité de l'esprit, sera vouée à la bestialité la plus repoussante. Ah ! le pauvre, l'ignorant, ne sont pas seuls atteints du vice honteux de l'ivrognerie ; le riche, l'homme cultivé, mille fois plus coupables que le misérable qui végète dans la boue, s'y adonnent quelquefois aussi vite et peut-être plus irrémisiblement.

Au village, le paysan riche devient rarement un ivrogne des rues et des cabarets. C'est chez lui qu'il boit, tout seul, au fond de sa cave. Il ne se sert pas même d'un verre, il faudrait trop de temps. Un vieux

pot ébréché, une écuelle crasseuse, lui conviennent mieux, parée qu'ils contiennent davantage et qu'on boit plus vite. L'habitude, une fois prise, devient si impérieuse, qu'un jour à peine se passe sans qu'un tel esclave de la boisson soit ivre à faire le méchant dans sa maison ou tout au moins à montrer une muette stupidité. — La mort, du reste, l'inévitable mort ne tardera pas à en faire sa proie.

Les pintes sont parfois envahies par de nombreuses compagnies de jeunes gens qui terminent une fête en se promenant de village en village. — Durant les beaux jours de l'été, on y voit arriver, pour se rafraîchir, quelque touriste inconnu. Il ne s'assied pis, prend un verre de vin et continue son voyage.

On voit aussi se diriger du côté de la pinte des étrangers qui, venant de terminer un marché de bétail, vont faire plus ample connaissance avec le vendeur.

— Où peut-on, disent-ils, boire un verre de bon vin, franc et naturel?

— À la *Violette*, répond le combourgeois de Daniel. Là, on est sur qu'il n'y a ni fraude ni mélange. Et puis, il y a une jolie femme.

— Allons à la *Violette*.

— Bonjour, la belle *Magrite*! dit le citoyen du cru. Ces messieurs, qui viennent d'un pays où le vin mûrit sur les arbres, veulent goûter du meilleur de Daniel. Allez vite nous en chercher.

Et pendant que Madame Veily descend à la cave :

— N'est-ce pas, continue l'autre, que c'est une belle *cabaretière*?

— Mais oui, elle a bonne façon.

Suivent des propos de bœufs et de vaches, entremêlés de récits où pétille l'esprit populaire, pendant que le vin pétille aussi dans les verres.

Les promeneurs de bêtes curieuses, les marchands ambulants, les gens qui se font suivre de leur maison attelée d'un cheval aveugle, les charlatans, les escamoteurs, — tous ces divers industriels font également partie de la clientèle étrangère des pintes. Un personnage assez bien mis et parlant le langage des villes, entra un jour chez Daniel Veily. Il se fit servir du vin, un cigare, et demanda si le maître de la maison était là. — Jules alla chercher son père, auquel le visiteur avait, disait-il, une communication importante à faire. — Daniel étant arrivé, son hôte lui demanda de s'asseoir en face de lui et d'apporter une carafe d'eau fraîche.

— Vous avez là du vin bien bon, Monsieur, lui dit-il ; mais je veux vous en faire goûter de meilleur, et qui coûte les trois quarts moins.

L'inconnu versa de l'eau dans un verre, sortit un paquet de sa poche, prit avec la pointe de son couteau une pincée de poudre dans le paquet et le jeta dans le verre d'eau ; il ajouta au mélange une cuil-

lée de vin et dit à Daniel de goûter ce breuvage, après en avoir lui-même avalé une gorgée. Daniel l'essaya sur sa langue, et le rejeta. C'était bien, en effet, comme du vin, avec un goût prononcé, de vieux. — L'inconnu triomphait :

— C'est un secret connu de moi seul, Monsieur. Voulez-vous acheter ce paquet? je le vends dix francs. Vous pouvez, avec cela, faire cent bouteilles de mélange aussi bon que celui-ci.

— Monsieur, lui répondit l'honnête Daniel, c'est du vin que je vends, et non de la *drogue*.

— Comment! de la drogue! apprenez que ceci est supérieur à tout ce que vos vignes peuvent produire de plus parfait.

— Possible, Monsieur: mais, si vous tenez à m'obliger, vous quitterez mon établissement au plus vite. Quel est votre nom?

— Peu importe mon nom: je vous donnerai mon adresse quand vous aurez acheté un de mes paquets.

— Jules, dit simplement Daniel à son fils qui venait d'entrer, il y a deux gendarmes qui font viser leurs livrets chez le syndic; va leur dire que je les prie de passer ici tout de suite.

Le *droguiste* n'en voulut pas savoir davantage. Il paya, sortit au plus vite, allongeant le pas de façon à faire beaucoup de chemin en très peu de temps.

Entre autres agréments relatifs à leur état, les détaillants de vin courent encore le risque de recevoir chez eux des voleurs de profession, des repris de justice, des forçats échappés et d'horribles malfaiteurs. Malgré cette perspective peu encourageante (et plus d'une autre dont je ne veux pas entretenir mes lecteurs), il se trouve toujours des gens disposés à ouvrir de nouveaux vendages. C'est une terrible amorce, en vérité, que l'appât du gain.

CHAPITRE X

L'ABSENCE FORCÉE



'était en mai de la seconde année d'existence de la Violette. — Le petit garçon était sevré; sa mère le laissait déjà quelques moments seul, assis ou couché dans une grande corbeille, posée sur le plancher de la pinte. Pendant ce temps, elle allait vite tirer du vin à la cave.

Quinze jours après son aventure avec Fredât, Daniel rentrant chez lui, trouva sa femme qui s'amusaît avec l'enfant, à quelque distance de la corbeille.

— Ainsi font, font, font! viens vite, Paul! viens, mon petit, viens! disait-elle.

Marguerite avait en ce moment de superbes couleurs aux joues, les yeux brillants et un certain air étrange qui frappa son mari. Il était dix heures du matin. Un frisson glacial parcourut les veines de Daniel, puis, portant la main sur son cœur, il s'assit en silence. Mais il sortit bientôt à la rue pour respirer.

Il y rencontra le facteur qui lui remit un pli assez grand, portant la suscription bien connue: «*Service militaire.*» C'était l'ordre de se rendre dans trois jours à un lieu de réunion, pour y passer deux semaines de service extraordinaire. Il s'y attendait et n'en fut point surpris. Son travail l'appelant dans le voisinage, ce ne fut qu'à l'heure du dîner qu'il put revenir à la maison. Marguerite avait retrouvé son teint pâle et son calme ordinaire. Le dîner était prêt; elle le servit comme de coutume, mais dans un silence presque absolu. Elle ne reprit part à la conversation que lorsque son mari lui eut dit qu'il devait aller à ... pour quinze jours. Il serait bien inquiet en pensant à tout ce qu'elle aurait à faire en son absence, ajouta-t-il. Déjà, il avait arrêté un ouvrier qui commencerait les foins avec Jules, et s'il fallait une femme, on la prendrait aussi. Jusqu'au moment de son départ,

Daniel fut très sérieux, ne se permettant aucune plaisanterie. Quand il eut endossé son uniforme, mis dans sa bourse l'argent dont il pouvait avoir besoin, il ferma son bureau et en donna la clef à sa femme.

— Je m'en vais donc, Marguerite, lui dit-il. Pendant mon absence, j'espère que tout ira bien : il y a suffisamment de vin dans le tonneau en perce, et si tu as besoin d'argent, tu sais où il est. Mais je pars l'esprit angoissé, le cœur triste, je ne sais pourquoi.

Marguerite posa son enfant dans la couchette, et vint se jeter dans les bras de son mari en sanglotant :

— Moi aussi, mon cher Daniel, je suis triste, plus que triste : il y a des moments où je me fais horreur. Voilà déjà deux ou trois fois que, sans savoir comment, sans m'en être à temps aperçue, je me suis senti la tête échauffée. L'autre jour, par exemple, en revenant du four, j'étais si fatiguée, que j'ai cru bien faire en buvant un demi-verre de vin. Comme j'avais très chaud, ce vin m'a porté à la tête, et tu l'as remarqué en entrant à la pinte. Pardonne-moi ; je serai plus prudente à l'avenir.

Daniel, fort ému à l'ouïe de cette confession, demanda à voix basse à Marguerite si elle n'avait bu réellement qu'un demi-verre de vin.

— Pas autre chose, répondit-elle.

— Eh bien, n'en parlons plus, Marguerite ; mais sois prudente, comme tu le dis.

Daniel essuya lui-même les larmes de sa femme et descendit avec elle devant la maison, où Jules et ses deux sœurs embrassèrent leur père. Jules accompagna ce dernier jusqu'à la sortie du village. Là, Daniel Veily fit encore plusieurs recommandations à son fils : sur les travaux de la campagne, sur les bœufs (les vaches étaient à la montagne), mais surtout il lui dit d'aider sa mère en tout ce qu'il pourrait. — Si c'est toi qui vas à la cave, Jules, tu auras soin de tourner le robinet du bon côté, et prends garde à ta bouche. Quand tu auras soif, demande à ta mère, mais ne te sers jamais toi-même, ni à la cave ni ailleurs.

Le jeune homme promit tout à son père et ce dernier continua seul son chemin.

Les chrétiens véritables, les hommes pour qui l'Évangile n'est pas une lettre morte, ceux pour lesquels la connaissance de Jésus-Christ comme sauveur est une vie, — ces hommes-là ne quittent jamais leur demeure, ni leur famille, sans les confier au Tout-Puissant. Et ceux qui restent à la maison ne laissent non plus jamais partir ceux qui s'éloignent, sans appeler sur eux l'Esprit de sagesse, garde sainte et fidèle de tout vrai croyant.

Daniel Veily et Marguerite, tout bons et honnêtes qu'ils étaient, se

confiaient en eux-mêmes plus qu'ils ne comptaient sur le secours de Dieu. C'est déjà une grande vertu que d'être bon et honnête : mais celui qui n'a d'autre force que celle de son propre cœur et qui s'y fie, qui s'en fait un mérite aux yeux des autres, peut être appelé à de rudes expériences avec lui-même et devant Dieu. Puisse-t-il, pendant qu'il en est temps, s'appuyer sur le rocher des siècles, et non plus sur le roseau fragile qui lui percera la main !

Heureux l'homme qui se confie en l'Éternel, est-il écrit : malheur à l'homme qui se confie en l'homme !

Daniel remplit ses devoirs à l'entière satisfaction de ses chefs. Ses subordonnés le chérissaient, parce qu'il était sans morgue vaniteuse à leur égard et que cependant il ne se familiarisait point avec le soldat. Et puis, jamais on ne l'avait vu prendre un verre de trop ou se livrer à des goûts, à des actes que le militaire, quoiqu'il fasse semblant de rire de tout, pardonne difficilement à celui qui s'y abandonne. Les camarades de Daniel le raillaient parfois de sa sobriété et de sa sauvagerie : il se bornait à leur répondre : — C'est bon pour vous qui êtes jeunes et garçons ; moi, je suis marié, père de famille ; je pense aux miens quand le service est fini, et je dors tranquille.

— Oui, lui répondait-on, mais tu ne sais guère ce qui se passe à la pinte, chez toi.

— Je vous demande pardon ; je sais fort bien ce qui s'y passe : tenez, voilà une lettre que mon fils m'écrit ce matin.

— Voyons ça ! montre-nous un peu ça ! Pour faire plaisir au lecteur, nous transcrivons ici la lettre de Jules Veily à son père.

... le, 10 juin 185 .

« Mon cher père,

« Je t'écris pour te donner de nos nouvelles et pour tenir la promesse que je t'ai faite.

» Ma mère et nous tous sommes en bonne santé. J'espère que tu te portes bien aussi et que tu pourras bientôt revenir, car nous avons terriblement d'ouvrage sur les bras. Nous avons déjà rentré sept chars d'esparcette, bien sèche. On a toujours eu soin d'*accucher*⁴, comme tu l'as recommandé. Un jour, ah ! nous avons eu bien peur d'être pris par l'orage et la pluie ; mais mon parrain est vite arrivé avec ses bœufs et son char, et deux, de ses fils, et ils ont chargé un *puissant* voyage, ensorte que tout a été rentré avant la *carre*. L'ouvrier ira demain au trèfle de Puissavert, qui est bien beau. Ma mère vient quelquefois râteler avec nous dans l'après-midi : elle apporte le petit Paul, qu'on

4 - Mettre en meulons sur le pré.

couche sur le foin pendant qu'elle travaille avec nous ; mais ça la fatigue, et nous tâcherons bien de nous tirer d'affaire sans son aide. Il y a peu de monde à la pinte ; dimanche, on n'a vendu que douze demi-pots. Il me semble qu'il doit faire bien chaud dans ce camp où vous êtes. Je serais bien curieux de voir tout cela.

Ça doit être bien beau. Mes sœurs t'embrassent, et moi je suis, mon cher père, ton fils affectionné

» Jules Veily. »

Un peu plus bas, une écriture de femme avait ajouté : « Ne t'inquiète pas de cette fatigue dont parle Jules ; c'est l'effet de la chaleur uniquement ; tu sais qu'elle m'éprouve toujours. — Combien je me réjouis de te revoir, mon cher ami ! que Dieu te garde, et nous tous aussi ! »

C'était la première fois que Marguerite exprimait sérieusement un tel souhait.

Daniel écrivit qu'il espérait être de retour le prochain dimanche, dans l'après-midi, à moins de très mauvais temps.

CHAPITRE XI

UNE PETITE PIERRE EN CHEMIN



Le camp fut levé le samedi matin, et les troupes licenciées à midi. Pressé de rentrer chez lui, Daniel ne voulait pas s'arrêter en route. Il partit donc à pied, dès qu'il eut pris congé de ses chefs et de ses camarades. Pour se rendre à son village, il lui fallait bien cinq heures de marche, au pas raisonnable d'un militaire. Comme il avait déjeuné tard, il mangerait quelque chose à mi-chemin. Ainsi il ne tarda pas à suivre, sur la route poussiéreuse, les miliciens qui s'en retournaient au logis champêtre. Mais préférant à tous égards marcher seul, il prit bientôt un sentier connu, laissant la grande route plus directe, qu'il rejoindrait à deux lieues de là, après avoir traversé plusieurs villages écartés. Cette marche solitaire lui faisait plaisir, le rafraîchissait intérieurement. Il pensait à sa chère Marguerite, à ses enfants qu'il allait revoir, à ce brave Jules qui l'avait si bien remplacé malgré son jeune âge ; et son cœur, honnête et bon sous sa grosse enveloppe, palpait d'une joie bien naturelle.

Au bout d'une heure de marche par le soleil ardent de juin, il se dit pourtant qu'un verre de bière rafraîchissante serait le bienvenu, s'il trouvait au bord du chemin quelque estaminet où l'on en vendit ; et c'est avec une pensée pareille qu'il arriva dans un hameau, composé d'une grosse maison de paysan et de quelques masures. À l'angle d'une de ces dernières, une enseigne de buis vert indiquait qu'il y avait ici un débit de boissons. L'entrée de ce *bouchon* était fort peu avenante. Un corridor sombre, étroit, tortueux, conduisait à un réduit bas et humide, mal éclairé par une vieille fenêtre sale. Personne ne s'y trouvait. Daniel frappa deux coups sur la table avec la pointe de son fourreau de sabre.

— On va ! — cria une voix de femme dans une chambre voisine,

dont la porte finit pourtant par s'ouvrir.'

Une créature dégoûtante, les cheveux tombant sur des joues d'un rouge violacé, traînant ses pieds nus en d'affreuses savates, se montra aux yeux du militaire, dont le costume rigide et propre, les épaulettes brillantes, faisaient un contraste frappant avec les haillons de cette mégère.

— Que voulez-vous? dit-elle, d'un ton sourd et d'un air hagard.

— Vous n'avez pas de bière fraîche?

— Nous n'en vendons pas.

— Bonjour.

Et Daniel s'empressa de quitter un tel lieu.

L'ivrognerie est un vice odieux chez un homme, un grand péché; mais chez une femme, chez une mère de famille, est-il rien de plus hideux sur la terre! Et combien de femmes qui, par le seul fait de la vue habituelle du vin et d'une légère habitude prise dans les commencements, ont fini par tomber dans un état pire que la mort! Ah! qu'un père de famille est mal inspiré, soit pour lui, soit pour les siens, lorsqu'il se décide à exercer l'industrie de la vente en détail des boissons! il ne sait pas à quelles tentations il expose ce qu'il a de plus cher au monde.

Au moment où Daniel allait dépasser la grosse maison du hameau, il s'entendit appeler:

— Eh! Monsieur l'officier! il me semble qu'il fait bien chaud sur la route. Voyons, sans compliments, un verre à ma cave, en passant.

Celui qui faisait cette invitation était un homme entre deux âges: il tenait à la main une lanterne et une clef.

— Vous voyez que j'y vais, reprit-il; ainsi, profitez de l'occasion.

Daniel accepta. Diverses inscriptions bachiques se lisaient sur la profonde porte de la cave, comme si c'eût été l'entrée de quelque temple païen. L'hôte prit un verre d'une capacité considérable, le remplit jusqu'au bord et l'offrit à Daniel.

— À votre santé, Monsieur, dit ce dernier; puis ayant bu à plusieurs reprises, il reposa le verre diminué des deux tiers. Il remercia, assurant que ce qu'il venait de boire lui suffisait amplement.

— Rien que ça! alors vous n'êtes pas un bon buveur. Vous ne seriez pas bon cabaretier. Moi, j'en peux boire quatre verres pareils de suite, sans sourciller. Voyons donc! finissez-moi cette petite goutte.

— Excellent, Monsieur, mais pas davantage. Je suis pressé de rentrer chez moi, et je vous réitère mes remerciements.

Sans vouloir courir la chance de nouvelles invitations, Daniel s'empressa de remonter à l'air libre et de continuer sa marche à travers les campagnes. Il lui semblait avoir lu dans les Proverbes de Salomon une

parole comme celle-ci : « Malheur à ceux qui sont puissants à boire le vin, » mais il n'en était pourtant pas bien sur.

Quand il se trouva de nouveau dans le grand chemin, c'était à peu de distance d'un village où il avait l'intention de s'arrêter pour prendre un léger repas. Il entra donc au cabaret, déjà rempli de militaires, et demanda ce dont il avait besoin.

— Eh bonjour, lieutenant ! lui cria-t-on de divers côtés. — Place, place au lieutenant Veily. — C'est un bon enfant.

Et tous ces braves jeunes gens de s'empresser à lui laisser le haut bout de la table.

— Merci, merci, camarades. Assez comme ça ; je ne suis pas si gros qu'il me faille la moitié de la table.

— À la santé du *liotenant* ! dit un soldai coiffé d'un immense schako, beaucoup plus large à l'impériale que dans le bas.

Cet individu, ivre aux trois quarts, faisait à lui seul autant de bruit que dix autres.

— Voyons, Chopenope, lui dit un de ses voisins, tiens-toi donc tranquille ; tu nous ennuies, finalement, avec ta gueulerie ; on dirait qu'il n'y a à parler ici que pour toi.

— Tu peux t'aller ... promener bien loin, mon ami, répondit Chopenope à son voisin. As-tu le droit de commander ici, par hasard ?

— Et toi, as-tu le droit de crier ? répondit l'autre.

— Écoutez, camarades, leur dit l'officier, pas de tintamare ici, s'il vous plaît. Reposez-vous tranquillement et soyez sages, comme de braves soldats citoyens.

— Hein ! dit Chopenope à son voisin en lui faisant la nique. — Suffit, *liotenant* ; à votre santé !

Chopenope, là-dessus, se leva, porta la main droite à son vieux schako qu'il enfonça jusqu'aux oreilles, et sortit de la salle aux éclats de rire de toute la compagnie. Le malheureux trébuchait déjà. Avant de partir, il passa à la cuisine, où il resta encore un assez grand moment, ayant assez de peine à allumer un bout de cigare, aussi noir que l'encre. Il se fit servir la goutte, encore une fois, et se mit alors tout de bon en route. — Un quart d'heure après, Daniel en faisait autant, de nouveau seul et bien restauré, quoiqu'il n'eût pris avec sa nourriture solide qu'un peu de vin mêlé d'eau. Il savait par expérience que le vin pur coupe les jambes en chemin, dans les jours brûlants de l'été.

Il ne tarda pas à rejoindre l'individu nommé Chopenope. Ce dernier, bouffon bien connu de la compagnie et ivrogne de profession, avait déjà pour compagnon de route un personnage inconnu de lui et de Daniel. Vêtu très légèrement d'étoffe grise, il portait à la main un long

bâton de montagne et un petit sac sur le dos : quelque voyageur étranger probablement.

— Comment avez-vous pu vous mettre en un pareil état, pauvre homme? disait-il à Chopenope. C'est bien triste pour vous et pour votre famille, si vous en avez une.

— Ça me regarde! répondit brutalement ce dernier.

Puis, voulant montrer qu'il était aussi capable qu'un autre de marcher droit et vite, il se redressa, doubla le pas et se mit à chanter d'un air résolu :

*Je suis militaire.
C'est un bel état.
Je vivrai, j'espère,
Et mourrai soldat.*

Le couplet terminé, Chopenope voulut faire une cabriole : le vieux schako, mal assujetti, tomba et roula dans la poussière : en courant pour le rattraper, le malheureux ivrogne s'embarassa lui-même les jambes avec le fourreau de son sabre et fit une lourde chute, qui résonna sur le sol du grand chemin. Le soldat n'essaya pas de se relever ; il fit quelques mouvements des bras, rendit un peu de sang par les narines et par la bouche... Quand Daniel et l'étranger essayèrent de le remettre sur son séant, ils comprirent trop bien qu'ils n'avaient plus qu'un cadavre entre leurs bras. Une petite pierre, grosse à peine comme une noix, s'était trouvée sous la tempe gauche de l'individu au moment de sa chute, et avait déterminé la rupture immédiate et profonde de l'os temporal.

Comme il n'y avait personne dans les environs, Daniel pria l'étranger de rester auprès du mort, pendant qu'il retournerait promptement en arrière pour avertir les gens de l'auberge.

— Ah! Monsieur, lui dit son compagnon, ce sont ces gens-là qui l'ont tué avec le vin qu'il a bu chez eux ; le sang de cet homme leur sera redemandé : quelle épouvantable responsabilité que la leur ! mais oui, allez vite ; je vous attends ici.

Au bout d'une demi-heure, Daniel reparut avec des hommes portant un brancard. On coucha le mort dessus, on lui mit un mouchoir sur le visage, et on l'emporta dans la maison où, peu d'instant auparavant, sa voix se faisait entendre plus haut qu'aucune de celles de ses camarades.

On donna l'adresse de sa famille à l'étranger, qui se chargea d'annoncer la fatale nouvelle en passant dans la commune du mort ; puis Daniel tirant à droite, prit une dernière fois tout seul le chemin de son

village. Le mot du voyageur lui revenait constamment à la pensée : le sang de cet homme... le sang de cet homme redemandé à ceux qui l'ont enivré de gaieté de cœur... quelle affreuse position !

Le temps qu'il lui avait fallu pour retourner en arrière et présider à l'enlèvement du corps avait permis au soleil de se cacher à l'horizon ; aussi était-il presque nuit quand Daniel arriva chez lui, fatigué par la marche, et surtout vivement éprouvé par la catastrophe dont il venait d'être témoin.

Il n'y avait personne à la pinte, heureusement. Les deux jeunes filles vinrent embrasser leur père : elles avaient un air triste et parlaient à voix basse. Jules était à la fontaine avec les bœufs. Où se trouvaient donc Marguerite et le petit Paul ?

CHAPITRE XII

LE VRAI COURAGE



la question de Daniel « où est votre mère ? » les deux jeunes filles répondirent toujours fort bas : « Dans la chambre, en haut ; elle dort depuis bientôt une heure. Nous avons mis Paul dans notre lit, où il dort aussi. » — Dormir, à cette heure, pensa Daniel : et une sueur froide fit place à celle dont son visage était inondé par l'effet d'une marche rapide.

— A-t-elle été souffrante aujourd'hui ? demanda-t-il encore.

— Non, mais elle a beaucoup travaillé pour mettre tout en ordre dans la maison, et, vers les sept heures...

— C'est bon, ma chère petite. Restez une ici en attendant que Samuel soit de retour, et que l'autre aille garder son petit frère. Vous viendrez si je vous appelle.

Daniel s'était tout représenté... Il alla promptement déposer son uniforme et revint habillé comme à l'ordinaire ; puis il monta doucement dans la chambre de sa femme. — Marguerite était assise sur une chaise près du lit, sur lequel sa tête reposait de côté. Elle dormait d'un sommeil de plomb, les yeux fermés, les mains jointes sur ses genoux. Des larmes de désespoir coulèrent des yeux de Daniel, en retrouvant dans cette situation la femme bien-aimée de son cœur, la mère de ses quatre enfants ! Il retira la porte après lui sans faire de bruit, et tourna la clef dans la serrure. Sa résolution était prise... Descendant l'escalier avec précaution, il revint à la pinte, où Sophie l'avait attendu. Jules arriva aussitôt, mais sur un signe de son père il ne fit aucune exclamation de surprise.

— Mes chers enfants, leur dit Daniel, dans l'état de souffrance où est votre mère j'ai grand besoin de pouvoir compter sur votre obéissance : avez-vous mangé votre soupe ?

— Oui, papa.

— Eh bien, allez-vous coucher tout de suite, toi, Jules, à l'écurie, et toi, Sophie, vers ta sœur et Paul ; je compte sur vous deux pour soigner le petit.

— Oui, papa ; je prendrai du lait pour lui donner à boire pendant la nuit.

— Allez donc, mes chers enfants. Priez Dieu de nous rendre bientôt votre mère en bonne santé. Moi, je vais fermer la pinte afin que personne ne vienne ici ce soir.

Les enfants obéirent sans aucune observation. Cependant, au bout d'un moment, les deux jeunes filles revinrent sur la pointe des pieds vers leur père ;

— Que voulez-vous ? leur dit-il.

— T'embrasser encore une fois, papa ; embrasse-nous aussi, et nous nous en irons.

Daniel les serra sur son cœur, après quoi il se trouva seul dans la pinte, avec la chandelle qui brûlait déjà au moment de son arrivée. On aurait dit, — oui, cher lecteur, on aurait dit — que les clients s'étaient donné le mot pour qu'aucun d'eux ne se présentât ce soir-là chez Daniel. Vous me permettrez d'ajouter que Celui qui veille sur ses enfants le voulait sans doute ainsi, afin de secourir Daniel Veily dans sa détresse.

La maison était fermée en dedans, et la chambre de Marguerite en dehors. Daniel, brisé, se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur le banc de la table à boire. Là, il versa un torrent de larmes. — « J'ai vu mourir aujourd'hui un ivrogne sur le chemin, se disait-il, et je suis moi-même l'assassin de ma femme. C'est moi qui ai voulu cette pinte. C'est moi qui ai conseillé à Marguerite de boire du vin quand elle se sentirait fatiguée. C'est moi qui lui ai dit de prendre un petit verre de liqueur. C'est moi qui suis l'auteur premier de ce mal irréparable peut-être, de ce *péché*. Je ne savais pas ce que c'était que le péché ; je le sais, à présent, et surtout je le sens. Maudit soit l'amour de l'argent qui m'a poussé dans cette voie ! — Combien nous étions heureux, autrefois ! — Ô Dieu ! toi que je n'ai jamais prié véritablement, mais dont je reconnais maintenant la justice, je suis décidé, tu le sais, à t'obéir. Donne-m'en la force. — Ah ! je sens maintenant ce que c'est que de croire en Dieu : jusqu'à ce moment je ne l'avais pas compris : *C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant*, j'ai lu cela cent fois dans la Bible sans en croire un seul mot. À présent, je sais, je sens que cela est vrai, et j'y suis tombé ! »

Daniel passa une grande partie de la soirée dans cette fournaise du réveil de la conscience : il se sentait responsable et s'accusait de tout. Mais Celui auquel il s'adressait maintenant du fond du cœur le fortifia,

soit par le fait de son repentir même, soit par la vue claire et nette qu'il lui donna de son devoir.

Il se leva et vint écouter au bas de l'escalier. Nul réveil encore. Et il reprit sa place dans la chambre solitaire. Un livre était resté sur le fourneau ; machinalement il le prit : c'était la petite Bible de Jules avec laquelle le jeune garçon se rendait au catéchisme. — La Bible ! se dit Daniel, elle n'a été pour moi qu'un livre comme un autre. Il l'ouvrit et lut :

« Sur la quatrième veille de la nuit, Jésus vint vers eux, marchant sur la mer. Et ses disciples le voyant marcher sur la mer, ils en furent troublés et dirent : C'est un fantôme !... Et de la peur qu'ils eurent, ils jetèrent des cris. Mais tout aussitôt il leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez point de peur. Et Pierre répondant lui dit ; Seigneur ! si c'est toi, commande que j'aille à toi sur les eaux. Et il lui dit : Viens. Et Pierre étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant le vent qui était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Sauve-moi ! Et aussitôt Jésus étendit sa main, et le prit, en lui disant : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et quand ils furent montés dans la nacelle, le vent s'apaisa. Alors, ceux qui étaient dans la nacelle, vinrent et l'adorèrent, en disant : Certes, tu es le Fils de Dieu. » (Math. XIV, 25 à 33.)

Daniel s'arrêta à ce dernier mot. Un horizon tout nouveau venait de s'ouvrir aux yeux de son cœur et de son esprit : il venait de croire. La foi, la foi divine l'inondait de son irrésistible puissance. Il fléchit les genoux, et, comme si le Sauveur eût été devant lui en son corps glorieux : « Seigneur, bégaya-t-il, prends-moi avec toi, afin que le vent s'apaise : prends-moi avec toi, dans la nacelle, sur la grande mer où sans toi nous périssons, où toi seul peux me conduire. Prends-nous y tous, ô Sauveur ! celle qui dort là-haut et les enfants que tu nous as donnés ! »

Il était bien près de minuit quand Daniel se releva de son humble posture. Alors, sans doute, il y avait de la joie au Ciel à son sujet ; car un pécheur venait d'entrer résolument au chemin de la vie éternelle.

Daniel sortit à la rue. La nuit, d'une beauté sereine et douce, était pleine des parfums de la saison. Éclairé par les rayons de la lune, il prit une légère échelle appuyée sous l'avant-toit de la maison, la dressa en face de l'enseigne de la Violette, et décrocha sans bruit la planche qu'il avait suspendue lui-même avec tant de plaisir à la même heure, dix-huit mois auparavant. Il remit l'échelle à sa place et rentra chez lui déchargé d'un immense fardeau moral. Son premier soin fut de descendre l'enseigne à la cave, dans un endroit où nul regard ne put l'apercevoir.

Quand il fut remonté à la pinte, il entendit qu'on marchait dans la chambre de sa femme : il vint au bas de l'escalier et écouta.

— Daniel, est-ce toi? dit Marguerite d'une voix faible. Il monta vers la porte.

— Oui, c'est moi, répondit-il. Couche-toi dans ton lit ; je te parlerai demain.

— Où est Paul?

— Il dort avec ses sœurs.

— Daniel, ouvre-moi ; je t'expliquerai tout.

— Marguerite, répondit-il d'un ton de voix doux et ferme en même temps, c'est impossible. Tu vas te coucher ; je ne te demande que cela pour le moment. Nous causerons demain.

— Et toi? et toi?

— Ne t'inquiète pas de moi. Adresse-toi à Dieu. Ces derniers mots prononcés, il descendit bien vite et s'enferma lui-même dans la pinte, afin de ne pas entendre les sanglots de celle qu'il laissait ainsi à elle-même, seule avec sa conscience et son Juge éternel.

Comment s'acheva cette nuit terrible pour l'un et pour l'autre? C'est ce que chacun peut comprendre, sans qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans aucun nouveau détail.

CHAPITRE XIII

LENDEMAIN



Dès que le soleil parut sur les pointes des montagnes, Daniel alluma du feu dans la cuisine et prépara le déjeuner. Au village, il n'est pas un homme qui ne sache où est la boîte à café, celle de la poudre de chicorée, et le pot de lait du soir, gardé par la maîtresse de la maison. De même, chaque père de famille sait qu'on doit réchauffer la cafetière avant d'y mettre le café moulu, et qu'une forte cuillerée de cette poudre, par personne, est la dose ordinaire.

Daniel fit donc bouillir l'eau et le lait, puis il éveilla Jules à l'écurie. En rentrant, il ôta la clef de la porte de la pinte, afin qu'aucune idée d'ouvrir de ce côté ne vînt à l'esprit de personne.

Le café étant prêt, il en versa une tasse comme il savait que sa femme le prenait chaque matin, la mit sur un plateau avec une tranche de pain, et monta doucement chez Marguerite.

La chambre était déjà en ordre parfait; le lit arrangé, la fenêtre ouverte. Marguerite, assise sur une chaise, se leva dès que la porte s'ouvrit.

— Voici ton déjeuner, dit immédiatement Daniel, sans regarder sa femme; prends-le d'abord; après, j'entendrai tout ce que tu peux avoir à me dire.

— Daniel, répondit Marguerite avec une tranquillité qui fit frémir son mari, je suis ta femme et je veux t'obéir; cependant, il vaudrait mieux s'expliquer tout de suite: je te remercie beaucoup de ton attention.

Elle prit quelques gorgées de café chaud, mais les larmes jaillirent tout à coup de ses yeux avec une telle abondance, que la pauvre femme posa la tasse, dans l'impossibilité absolue d'avalier quoi que ce soit.

— Daniel, reprit-elle, je veux et je dois parler, pour moi et pour

toi : tu me crois bien coupable... Toutes les apparences sont contre moi : à tes yeux, je ne suis qu'une femme qui s'enivre en l'absence de son mari....

— C'est vrai, interrompit froidement ce dernier.

— C'est le contraire qui est vrai, Daniel, et pas autre chose. Depuis ton départ, je n'ai goûté ni vin pur, ni liqueur aucune, et cela uniquement dans la crainte d'éprouver le même étourdissement dont je fus victime il y a quelque temps. Hier, dans la matinée, je commençai de bonne heure à nettoyer la batterie de cuisine, à laver et à mettre tout en ordre dans la maison. À midi, déjà fatiguée, je dînai très rapidement. Jules alla au pré avec l'ouvrier ; et quand j'eus arrangé toutes mes affaires, comme je ne t'attendais qu'aujourd'hui d'après ta lettre, je veuille faire un gâteau en l'honneur de ton arrivée. Pour avoir plus vite fait, je me servis de charbon sur le couvercle de la tourtière, et j'eus l'imprudence de laisser la porte fermée. Au bout de peu d'instants, je me sentis extrêmement mal à l'aise.... Une douleur de tête extraordinaire. Je recommandai aux enfants de ne pas faire de bruit, puis je montai ici avec l'intention de dormir un moment. J'ouvris la fenêtre ; mais à peine fus-je assise vers mon lit, que je tombai dans un sommeil si profond, que je n'eus plus conscience de rien. C'est seulement fort tard, dans la nuit, que je me réveillai. Entendant marcher en bas, j'eus d'abord très peur ; mais je reconnus bientôt ton pas, et c'est alors que je t'appelai. Voilà la vérité, mon ami : tu peux maintenant me condamner si tu crois devoir le faire. — Oh ! Pourtant, Daniel, si tu étais venu vers moi quand je t'ai appelé, ou si tu m'avais permis de descendre ! Quelles terribles heures d'angoisse j'ai passées, en me disant que tu me croyais coupable, que tu devais me croire coupable ! J'ai mérité d'être traitée ainsi, parce que j'ai été autrefois imprudente ; mais Dieu connaît le fond des cœurs et il sait que, si j'ai besoin de son pardon pour toute ma vie devant lui, dans le cas présent je n'ai point manqué à mes devoirs de mère ni d'épouse.

— Marguerite, ma chère Marguerite, c'est moi qui te demande pardon de ma promptitude à te condamner : c'est moi qui suis le seul coupable, s'écria Daniel.

Puis, l'attirant doucement dans ses bras, il la serra sur son cœur, débordant d'une joie paisible et sainte. Sa femme lui était rendue, avec tout un trésor de nouvelles et infinies bénédictions.

Celle-ci reprenant :

— Écoute-moi encore un moment, Daniel : il faut profiter de ce que nous avons éprouvé cette nuit, pour prendre un vrai courage : cette pinte, vois-tu, me désole et me tue. Comment pourrions-nous faire pour ne la plus garder ?

Daniel ne répondit pas, mais conduisant Marguerite à la fenêtre : — Regarde, lui dit-il ; nous n'avons plus *la Violette* sur la rue, mais nous retournerons la cueillir dans la campagne avec nos enfants. Maintenant, assieds-toi ; finis ton café pendant que je te ferai part à mon tour de ce qui m'occupe. — Je suis donc décidé, continua-t-il, à fermer la pinte dès aujourd'hui : elle est fermée et ne se rouvrira pas de mon vivant. Nous avons, toi et moi, autre chose à faire qu'à vendre du vin aux ivrognes. (Ici il fit à Marguerite le récit de la mort du soldat.) Oui, ma chère, nous avons à vivre tout autrement que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Pendant mon désespoir de la nuit dernière, j'ai compris qu'il y a au Ciel une justice devant laquelle nous devons trembler : j'ai senti et je sens que nous n'avons été jusqu'ici que des chrétiens de nom, mais nullement de fait. Quand j'ai ouvert la Bible de Jules, laissée sur le fourneau, j'ai reçu chaque parole du livre saint comme un trait de feu dans mon âme ; j'ai cru alors en Jésus-Christ, le vrai Fils de Dieu. Je me suis confié en Lui, et je veux marcher dans la voie qu'il nous trace dans sa Parole. Veux-tu, Marguerite, y marcher avec moi, sérieusement, sans nous arrêter aux moqueries et aux bavardages des hommes ? Veux-tu m'aider à y conduire nos enfants ? Veux-tu m'y soutenir toi-même et me donner l'exemple ?

— Avec le secours de Dieu, répondit Marguerite en mettant sa main dans celle de Daniel, je veux t'y suivre.

— Que le Seigneur Jésus soit notre force en toutes choses ! Marguerite, il nous entend.

— Amen ! répondit avec fermeté l'heureuse femme.

Il y a, cher lecteur, une parole de la Bible que j'aurais voulu mettre sous les yeux de ces deux époux ; celle-ci : *Les pleurs logent le soir et le chant de triomphe survient le matin.* (Ps. XXX, 6).

Bientôt les jeunes filles parurent avec Paul. Ce dernier se jeta dans les bras de sa mère, qui le couvrit de baisers, ainsi que les deux chères petites qui l'avaient si bien soigné pendant la nuit. Jules ne tarda pas aussi à saboter dans le corridor : il avait faim, le brave garçon, et le déjeuner avait eu le temps de tiédir sur la cendre éteinte ; mais tous le trouvèrent malgré cela très bon. Marguerite reprit même une demi-tasse, afin que rien ne manquât à leur douce réunion. Tout à coup Jules :

— À propos, papa, je n'ai pas osé te le dire : mais quelqu'un a volé l'enseigne de la pinte cette nuit ; elle n'y est plus.

— C'est moi qui l'ai ôtée, mon cher ami, et pour bonnes raisons dont je te ferai part un jour. Nous ne sommes plus pintiers, et j'espère que tu ne le seras jamais.

— Ah! que je suis content! Au moins nous aurons nos dimanches tranquilles, et vous pourrez venir à l'église avec nous, comme autrefois. Et puis, je ne pouvais plus supporter de voir ma mère descendre si souvent à la cave, quand elle est déjà si fatiguée. — Veux-tu me permettre d'aller annoncer cette nouvelle à mon parrain? elle lui fera, je crois, grand plaisir.

— J'ai l'intention d'y aller moi-même, répondit le père. Toi, mon cher Jules, tu mettras un peu d'ordre dans la cour; il y a du foin qui traîne à la rue. Quant à la pinte, si quelqu'un vient demander du vin, vous répondrez simplement qu'elle est fermée. Pendant que je vais chez Osterd, votre mère vous racontera ce que j'ai vu hier en route.

Daniel se leva, prit son chapeau et se dirigea du côté de l'habitation de son ami le municipal.

CHAPITRE XIV

DESTINATION NOUVELLE



e récit de la mort si frappante du militaire courait déjà de bouche en bouche, avant que Daniel arrivât chez Jules Osterd. Dans la rue, plusieurs personnes lui avaient demandé si cet homme était bien réellement mort quand il essaya de le relever ; et Daniel avait dû rectifier plusieurs

erreurs dont l'histoire était déjà semée. — Un événement pareil, qui n'est point rare dans ces contrées, produit toujours une vive impression au premier moment ; mais beaucoup d'hommes n'en prendront pas moins, dès le jour même, le chemin du cabaret, pour en pouvoir causer plus à leur aise et comparer leur propre version avec celles qui ont cours dans le public. Le mal d'autrui ne corrige personne. Dans le cas présent, plusieurs buveurs poussèrent même le cynisme jusqu'à dire : — « Eh bien ! Chopenope a fait la fin qu'il méritait : c'était un homme inutile ; après lui un autre ! »

Quelqu'un racontait précisément le fait à Jules Osterd, lorsque Daniel salua ce dernier.

— Te voilà de retour, Daniel, sois le bienvenu. Dis-nous un peu comment ce jugement de Dieu s'est accompli.

Après avoir entendu le récit fort simple de Daniel, Osterd lui demanda s'il avait l'intention d'entrer chez lui.

— Oui, et même je voudrais te voir un moment seul.

— C'est bien facile, répondit Osterd ; entrons ici.

Le troisième s'éloigna, et les deux amis tirèrent la porte après eux.

Daniel prit le premier la parole :

— Je tenais à venir chez toi, Jules, pour le remercier de l'aide en hommes et en chars que tu as donnée à mes gens pendant mon absence ; je serai heureux de te rendre la pareille à la première occasion. Mais je viens ici pour autre chose encore : tu te souviens de ce

que tu m'as dit lorsque j'ai ouvert ma pinte, il y a dix-huit mois. Tes paroles, mal reçues d'abord, ont fini peu à peu par germer et prendre racine dans mon esprit et dans mon cœur, bien que je ne t'en aie jamais reparlé. Pendant ces quinze jours de camp j'y ai particulièrement pensé, et ce qui s'est passé sous mes yeux en route, jointe à mes propres réflexions, n'a pas peu contribué à me faire prendre la grave détermination que je viens t'annoncer. Hier au soir, à minuit, j'ai décroché moi-même l'enseigne de ma pinte. Mon établissement, qui me rendait d'ailleurs assez de bénéfice cette année, est irrévocablement fermé. Voilà, mon ami, ce que je viens te communiquer, à toi le premier.

— Dieu bénira ta résolution, Daniel, et...

— Laisse-moi achever. Dieu l'a déjà bénie, car je me sens un autre homme depuis hier. Oui, si mon vendage est fermé, j'ai le bon espoir que mon cœur et celui de ma femme se sont ouverts à d'autres sentiments, et qu'un nouvel esprit les anime. Je viens te dire, Jules, que je compte sur toi pour nous aider à persévérer dans la vie de chrétiens véritables ; je commence à comprendre ce qu'elle doit être.

À l'ouïe de cette exposition de foi si simple et si pratique, Jules Osterd éprouva une émotion bien vive, et une grande joie.

Qu'ils sont doux au cœur fraternel, ces premiers épanchements de la foi chrétienne ! Jules Osterd admira les voies mystérieuses dont Dieu s'était servi à l'égard de son ami ; et qu'eût-il dit si Daniel lui eût fait part de l'épreuve ardente qu'il avait endurée cette nuit même ! Mais ce dernier ne crut pas devoir parler d'un sujet aussi intime.

Osterd l'encouragea fortement à persévérer dans son dessein sans se laisser ébranler par les sarcasmes et les moqueries de gens incapables de comprendre les motifs élevés de son changement de vie. Jésus a averti lui-même ses disciples, lui dit-il : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont observé ma parole, ils observeront aussi la vôtre.

C'est le cœur bien au large, que Daniel Veily retourna chez lui, où il était temps qu'il arrivât.

Crasson, l'ivrogne Crasson, faisait un vacarme tel devant la pinte fermée, que les enfants du quartier et quelques hommes avaient fini par se réunir en cet endroit. Jules Veily avait beau lui dire qu'il n'y avait plus de pinte, Crasson n'en voulait pas démordre et prétendait qu'il lui disait cela pour le faire enrager.

— Fermer la pinte ! en a-t-il le droit, ton père ? dis *voir*, maraud que tu es ! Est-ce que la pinte n'appartient pas au public ? l'ouvres-tu, oui ou non ?

— Écoutez, Crasson, dit gravement Daniel en lui posant une main

sur l'épaule et en le regardant attentivement : j'ai vu mourir, hier, un ivrogne comme vous l'êtes, et je me suis décidé à fermer mon établissement. Tâchez de renoncer aussi à votre affreux goût de boisson. — Pour vous donner du vin ou vous en vendre, je n'en ai plus ni la volonté ou le droit. Il n'y a plus de *Violette*, regardez.

Crasson leva les yeux sur la place de l'enseigne disparue, puis il s'écria d'un air pétrifié :

— Ah ! nous voilà bien arrangés ! le vin du cabaret qui est gras comme de l'huile !

— Je ne saurais qu'y faire, mon pauvre Crasson ; passez-vous-en, ce sera pour le mieux. Je vous prie seulement de vous retirer, parce que je ne veux point de bruit devant chez moi.

Dès le lendemain, Daniel proposa à l'aubergiste du village de lui vendre ses bouteilles, ses verres, ses restes de liqueurs, ses tabourets et ses tables, pour lui désormais inutiles. On comprend que Hermann Schlip s'empressa de faire une acquisition qui devait forcément lui ramoner une bonne clientèle et le mettre à l'abri d'une concurrence redoutable en un si petit endroit. — Quant à sa provision de vin, Daniel se décida à la garder ; les apparences de la vigne n'étaient pas belles, le vin vieux pouvait augmenter de prix pendant l'été, et c'était d'ailleurs un mauvais moment, vu la grande chaleur, pour exposer du vin blanc à la rue.

Il fit venir un ouvrier pour reblanchir les murs et le plafond de la pinte ; on écura le plancher à fond, et bientôt l'ancienne chambre à boire devint une espèce de salle propre et rangée, dans laquelle il n'y avait encore, il est vrai, que des chaises de paille le long des murs, un petit lit de repos dans le fond, et une table ronde au milieu. Sur cette table, pour tout ornement, la grosse Bible de la famille. — À quoi servirait cette chambre ? à pas autre chose pour le moment, qu'à réunir la famille et des amis, quand on aurait la visite de ces derniers.

Six semaines se passèrent, pendant lesquelles on fit le reste des foins, quelque chose à la vigne en assez pauvre état, et la moisson qui fut très belle. Après cela, Daniel s'occupa d'une affaire que nous raconterons dans le chapitre suivant et dernier.

CHAPITRE XV

VISITE RENDUE



On pouvait bien le dire maintenant, la famille Veily était une des plus heureuses familles de la commune. Daniel portait avec joie le poids du travail de chaque jour, et Marguerite avait rajeuni au point d'être encore la plus belle femme du village. Il n'y a rien de tel que les joies du foyer domestique, pour rendre à la santé tout son éclat, aux traits du visage leur expression sereine et gracieuse. Depuis longtemps, Marguerite ne travaillait plus derrière le rideau de sa fenêtre ; à la pinte, la chose eût été impossible, et après le changement profond survenu dans sa vie, elle n'aurait point voulu employer une partie du dimanche à des raccommodages qui pouvaient attendre au lendemain. Paul marchait seul ; c'était déjà un bon point gagné. Jules était réellement un garçon de premier mérite. Quant aux deux jeunes filles, on peut dire sans hésiter qu'elles avaient de charmants caractères et des figures vives, intelligentes : Anna et Sophie seront un jour aussi belles que leur mère.

L'humidité de la cave avait complètement détérioré la peinture de l'ancienne planche de *la Violette* ; on s'en servait comme d'un entrepôt pour les cruches d'huile de noix ou de colza, qui se tenaient fort bien dessus.

La vigne, ainsi que nous l'avons dit, avait souffert d'une manière générale en France, en Suisse, un peu partout. Les vins en cave ne tardèrent pas à hausser. En fort peu de temps la spéculation s'empara, de telle sorte que les personnes qui en possédaient dans ce moment-là réalisèrent de superbes bénéfices. Daniel Vieily ne se trouva pas dans la catégorie de ces dernières ; il vendit son vin dès qu'on lui offrit un bénéfice de quelques centimes par pot, sous la condition d'être payé comptant. S'il eût attendu seulement un mois de plus, il aurait presque doublé la somme. Mais alors, quelque naturel

qu'eût été ce profit, on n'eût pas manqué de dire au village que Daniel avait fermé sa pinte pour gagner beaucoup, tout à la fois, sans se donner la moindre peine; et tel se serait sans doute empressé d'ajouter que ce n'était pas la mort du soldat, ni rien de semblable, qui l'avait fait réfléchir, mais bien l'idée que le vin renchérirait aux approches des vendanges. De la façon dont s'y prit Daniel, les curieux et les malveillants curent la bouche fermée. Comme il ne voulait point se faire spéculateur, il n'eut aucun regret de sa vente.

Muni du produit de ses dix chars de vin décavés et de l'argent qu'il avait chez lui en réserve, on le vit, à quelque temps de là, sortir de chez lui un matin, accompagné de son fils Jules. Ils allaient faire une visite au cousin Demiollet, que des circonstances diverses avaient empêché de revenir au village depuis le certain Jeûne fédéral. — Ils trouvèrent l'honnête industriel au milieu de ses nombreuses occupations, en sorte qu'ils ne furent pas trop bien reçus au premier moment.

— Où allez-vous comme ça, cousins? leur dit-il. Vous devriez d'abord vaquer à vos affaires, et venir ensuite vous restaurer à la maison. — Monsieur, je suis à vous dans un instant, ou bien veuillez repasser. — Très bien, Monsieur Demiollet. — Tu vois, cousin Daniel, comment vont les affaires ici, les jours de marché; on n'a pas le temps de respirer. L'argent est rare en ce moment..

— Je venais, mon cousin, vous demander précisément de recevoir celui que je vous dois. Les titres ne sont pas tout à fait échus — dans quinze jours seulement, — mais si vous vouliez consentir à être remboursé aujourd'hui, vous m'obligeriez: je paierai l'intérêt jusqu'au terme des billets, si vous l'exigez.

Cette manière de s'annoncer ne ressemblait guère à celles que certains débiteurs emploient à l'égard de leurs créanciers. Les uns ont l'air de traîner une montagne quand il faut payer un intérêt; les autres, qui se croient placés au centre de la terre, prennent des tons d'empereur et se mettent dans l'esprit que tout doit s'arranger comme ils l'entendent.

Quoi qu'il en soit, Demiollet répondit qu'il recevrait volontiers le remboursement de la somme, bien qu'il fût en droit de le renvoyer à quinze jours. Les 3,000 fr. furent comptés, plus les 150 d'intérêt, sur lesquels le créancier rendit une pièce de dix francs à Jules, pour les quinze jours non échus. Il quitta les deux obligations et les remit au débiteur en lui disant:

— Ah ça! cousin, tu as donc fermé ta pinte! C'est un coup de tête de ta part. Tu avais pourtant là une belle position à exploiter. Si tu avais voulu donner des bals champêtres, faire, comme on dit, mousser ton établissement, tu aurais gagné une petite fortune. — Je vous

salue, Monsieur.

— C'est possible ; mais je l'aurais achetée au prix de notre tranquillité et de notre bonheur : quand on voit les choses de près et pour ce qu'elles valent, comme ça été mon cas, on fait des réflexions, et...

— Bah ! bah ! bah ! vous autres paysans, vous avez toujours peur de vous noyer dans un verre d'eau. i — Monsieur, je suis à vous tout de suite.

— Non pas dans un verre d'eau, cousin, mais bien au fin fond de la grande mer, d'où personne ne revient.

— Oui, oui, oui : On m'avait bien dit certaines choses *exaltées* sur ton compte : — Monsieur, voici le petit paquet : 18 francs 50. — Mais, pour en finir, cousin, va donc courir un peu la ville avec ton fils. Nous dînons à trois heures ; venez dîner avec nous, au hasard du pot.

— Merci, cousin ; à trois heures, nous repartons.

— Eh bien, dans ce cas, adieu. Si tu réfléchis d'une autre manière, — Madame, votre serviteur très humble ! — tu sais que tout ce que j'ai est à ton service. À propos, nous ne pouvons aller chez toi le jour du Jeûne. Adieu. Nos amitiés à ta femme.

— Bien des compliments chez vous ; venez nous voir quand vous le pourrez.

Daniel et son fils sortirent de l'établissement du cousin et allèrent visiter les choses curieuses de la ville, ce qui fut un immense plaisir pour l'intelligent garçon. — Chemin faisant ils entrèrent chez un orfèvre, où Daniel acheta un simple anneau d'or, dans l'intérieur duquel il fit graver quelque chose. Quand ils eurent assez admiré ce qu'ils pouvaient voir dans le court espace de temps dont ils disposaient, ils se dirigèrent vers une promenade publique, munis l'un et l'autre d'un pain de deux sous. Là, ils se firent servir un verre de vin, et mangèrent leur petit pain sur un banc, tout en écoutant de la musique. Jules voulant apporter quelque souvenir à ses sœurs, on décida que ce serait un joli livre, lequel fut bientôt découvert. Pour Paul, il ne fut pas difficile de trouver un bibelot quelconque, car il y en avait dans toutes les rues. — La seconde cloche du bateau ayant sonné, les deux paysans passèrent le pont et s'installèrent à leurs places. Le soir, ils étaient chez eux.

L'anneau d'or, destinée à Marguerite, portait la date de ce que Daniel appelait leur affranchissement. Il le plaça lui-même à côté de celui qui leur rappelait à tous deux le jour où ils avaient promis de vivre saintement devant Dieu en partageant ici-bas et joies et peines.

Si maintenant, cher lecteur, vous désirez de plus amples détails sur nos amis, je suis en mesure de vous dire qu'ils n'ont point faibli dans

la carrière. Pour eux, non plus que pour personne, la vie n'est semée uniquement de roses, surtout dans le temps actuel. D'ailleurs, comme chrétiens et comme hommes, ils sont loin d'être parfaits, c'est-à-dire, loin d'avoir atteint le but. Mais ils sont bien positivement de ceux qui, oubliant les choses qui sont derrière eux, regardent à celles qui sont devant eux : ils avancent, très certainement, dans le bon combat de la vie, et Dieu les couvre de bénédictions. Ce sont des gens actifs, nullement âpres au gain comme ceux qui ne vivent que pour les richesses ; ils sont, au contraire, prompts à donner et libéraux. Jules Osterd et Daniel Veily font tout le bien qu'ils peuvent autour d'eux ; il n'y a qu'une voix à cet égard sur leur compte. En fait de penchants funestes, si vous leur demandiez quel est, selon eux, le plus terrible de tous, ils vous répondraient probablement que l'ivrognerie est un des péchés les plus communs, les plus abrutissants et les plus difficiles à détruire, mais qu'il n'y a, au fond, qu'un seul penchant funeste, et que nous sommes tous enclins à y glisser, savoir le penchant au mal, autrement dit la désobéissance aux commandements de Dieu. C'est de ce penchant-là que viennent tous les maux dont la terre est couverte ; et le seul remède à tant de misères morales, vous diraient-ils encore, c'est le retour à l'Évangile, mais le vrai retour du cœur et de toutes les affections.

